

« On oublie trop souvent qu'il en va de l'Église comme du patinage artistique : si nous y trouvons de belles figures imposées... il y a place également pour beaucoup de figures libres. Parfois éphémères, parfois durables, parfois en révolte, parfois en fête... toutes sont des lieux de bienveillance où des solitudes, des désespoirs, des cris et de doux murmures trouvent la reconnaissance d'une accueillante altérité. »

Maxime LEROY

Pas d'Évangile sans les pauvres

Pas d'exclus au banquet de la Parole

L'espérance que l'on a d'eux

Centrafrique : quelle lueur d'espoir ?

Sommaire

 Éditorial	
Christelle SEGUENOT.....	1
 Vivre avec les pauvres : “se faire proche”	
Madeline VAUTHIER.....	5
 Sauve qui peut en rural	
Brigitte HENRY	11
 EN LIBRAIRIE : <i>Plus forts que l'échec</i> de G. Jousse	16
 Les êtres ont l'espérance que l'on a d'eux	
Marie-Renée JAMET	17
 Fraternité avec des pauvres : pas à pas	
Marie-Agnès FONTANIER	23
 Ils ont la parole	
Récits de vie à Emmaüs-Liberté	27
 La “véritable” pauvreté	
Christelle SEGUENOT.....	34
 Centrafrique : quelle lueur d'espoir ?	
Cédric GBASSINGA	35
 Les talents, une parabole pour les riches ?	
Pierre CHAMARD-BOIS	41
 LIVRES REÇUS à la rédaction	48
 Pas d'exclus au banquet de la Parole	
Maxime LEROY	49
 Deux ou trois choses que j'ai apprises d'eux...	
Serge BAQUÉ	55
 SOURCES : Témoignage de Gustavo Gutiérrez	63
 UN LIVRE – UN AUTEUR :	
<i>La raison du plus faible</i> de Jean-Marie PELT.....	75

Communauté Mission de France

LA “LETTRE AUX COMMUNAUTÉS”, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d’échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l’Église, en France et en d’autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd’hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d’Église à Église en sorte que l’Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l’heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu’elle publie sont d’origines diverses : témoignages personnels, travaux d’équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d’une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l’effort qui mobilise aujourd’hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l’avenir de l’homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax** : 01 43 24 79 55 - **Courriel** : mdf@club-internet.fr - **Site** : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Dominique Fontaine	
Responsable	: Danièle Courtois	
Comité de rédaction	: Pierre Chamard-Bois, Danièle Courtois, Dominique Fontaine, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Marie-Odile Pontier, Christophe Roucou, Christelle Seguenot.	
Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	Relecture : Michel Grolleaud
Abonnements	: Sophie Mayjonade	Photos : Communauté Mission de France

France et étranger en 2009 : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 7,00 €

5 numéros par an.

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,56 €.

Dépot légal n° 455 - Octobre 2009

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660

Pas d'Évangile sans les pauvres !



Nous avons choisi ce thème pour approfondir l'axe 1 voté à l'Assemblée Générale de la Mission de France en 2007 : *Vivre la solidarité avec les pauvres*.¹ Dans cet axe, nous affirmions que *l'Évangile ne s'annonce pas sans les pauvres. Pour nous, l'Évangile se vit, se comprend, se reçoit, s'énonce à partir des pauvres et avec eux.*

Annoncer l'Évangile avec les pauvres, cela signifie leur laisser la parole... C'est ce que nous avons voulu faire, en partie, dans ce numéro. Si la présence des plus pauvres nous provoque dans nos vies quotidiennes, leur parole nous reste bien souvent étrange, voire étrangère. Mais qu'ont-ils à nous dire ? Simplement qui ils sont. Et cela pourrait bien faire bouger notre réflexion. L'Église est sans cesse invitée à mettre les pauvres à la première place, à la table d'honneur. Il ne s'agit pas d'une "option" (préférentielle), mais d'une nécessité. On ne peut pas ignorer que "les pauvres" représentent plus de la moitié de l'humanité, c'est-à-dire des centaines de millions d'enfants, de femmes et d'hommes privés du minimum vital. Et cela se vit aussi en Europe, et encore plus près, "chez nous" !

Les témoignages qui nous sont livrés dans ce numéro veulent nous montrer des visages, ici et ailleurs. Visages multiples de la pauvreté, visages de pauvres. Madeleine VAUTHIER nous partage son expérience de religieuse en cité HLM en banlieue de Nancy. Brigitte HENRY travaille comme assistante

1. cf. *La Lettre aux Communautés* n° 242.

sociale en Limousin : le monde agricole n'est pas épargné par la précarité. Marie-Renée JAMET, membre de l'équipe du Nid, tire une sonnette d'alarme : « *la prostitution se banalise* » et les personnes sont de plus en plus atteintes dans leur dignité. Marie-Agnès FONTANIER se pose la question de savoir si l'on peut vivre une réelle fraternité avec les plus pauvres et partager avec eux les responsabilités. Puis ce sont des membres de la communauté Emmaüs-Liberté à Charenton qui prennent la parole et nous racontent leur galère, mais aussi leurs espoirs, ancrés dans un refus de la fatalité. Enfin, nous faisons un détour par le continent africain, avec deux témoignages donnés par des Centrafricains. Le premier est donné par L., qui a vécu de longs mois d'angoisse dus à sa situation de "sans papier" dans une petite ville de Province, le second par un prêtre qui analyse avec lucidité et sans concession la situation socio-économique de son pays. Si celle-ci est décourageante, Cédric GBASSINGA conclut quand même : « *et pourtant, la vie vaut la peine d'être vécue !* »

Pour nourrir notre réflexion biblique, Pierre CHAMARD-BOIS pose la question : « les talents, une parabole pour les riches ? » Nous réalisons alors que nous nous laissons peut-être trop facilement abuser par les leurres employés dans la parabole de Matthieu. Maxime LEROY, quant à lui, scrute la parabole des invités au festin, toujours dans l'évangile de Matthieu. Mais il ne le fait pas seul : il y associe un groupe de personnes en situation de précarité, issues des quartiers populaires de Lille. Et leur présence donne soudain un éclairage nouveau au texte si connu.

Enfin, Serge BAQUÉ relit son expérience auprès des plus pauvres au "120" à Grenoble, et nous confie combien il a été transformé par leur parole.

Dans la rubrique "Sources", nous publions l'intervention de Gustavo GUTIERREZ, pionnier de la théologie de la libération, au forum social mondial de Porto Alegre en 2003. C'est là aussi toute une vie au service des plus

pauvres, exprimée en un courant théologique qui continue d'interroger l'Église d'aujourd'hui.

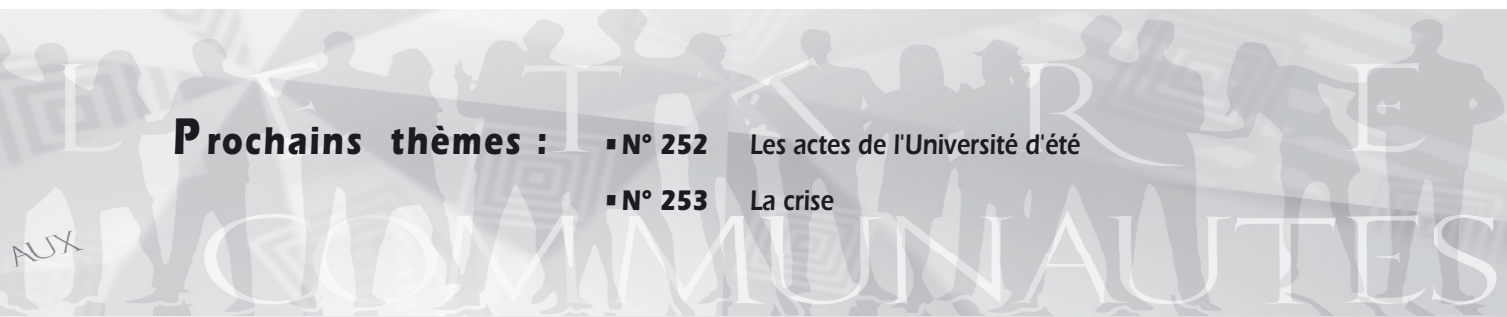
Pour conclure, c'est un double regard qui est posé sur le dernier ouvrage de Jean-Marie PELT *La raison du plus faible*. Ce regard croisé relève l'intérêt de ce livre qui s'adresse à toutes les générations et que pose la question du rapport de force dans la nature et la société.

Nous espérons que ce numéro donnera des clés de lecture à celles et ceux qui s'engagent aux côtés des plus pauvres. L'autre exigence de l'axe 1 : « *continuer à travailler sur l'analyse des processus qui produisent la misère et l'exclusion* » sera honorée dans un numéro à venir.

La tâche est immense, mais les actions de chacune et chacun sont précieuses : elles nous permettent de grandir ensemble, pauvres que nous sommes.

Christelle Seguenot

Pour le Comité de rédaction



Prochains thèmes :

- N° 252 Les actes de l'Université d'été
- N° 253 La crise

OVER THE WALLS

Break down the barriers - Tomber les murs - Mauern einreißen

**Rencontre
à l'initiative
du Service-Jeunes
de la
Communauté
Mission de France**



**Rencontre de jeunes
d'Europe et d'ailleurs**

17-30 ans

Tables rondes, ateliers artistiques,
concerts, rencontres, débats, témoins...

BERLIN

du 30 octobre au

1^{er} novembre 2009

20^{ème} anniversaire de la chute du mur



www.mission-de-france.com - contact : 01 43 24 95 95 - overthewalls.berlin@mission-de-france.com



Vivre avec les pauvres : "se faire proche"



**Religieuse membre
de la Communauté
Mission de France
dans l'équipe de
Lorraine, Madeleine
a travaillé dans
l'Aide à Domicile
aux Familles comme Travailleuse
Familiale, puis comme cadre.**

par Madeleine VAUTHIER

Une audace pour faire du neuf

En 1979, nous souhaitions vivre dans le souffle du Concile et nous installer au milieu des plus pauvres. Nous étions quatre religieuses ayant de 33 à 55 ans : une cambodgienne, une vietnamienne et deux françaises. Il y avait dans nos cœurs un élan, une confiance, une audace pour faire du neuf.

Nous choisissons d'orienter nos pas vers un travail salarié ou bénévole, en-dehors de nos institutions.



Nous avons pérégriné sur les routes de Lorraine, avec Jacques Delaporte, évêque auxiliaire du diocèse. Nous étions en route... Toutes les questions, les convictions qui circulaient entre nous étaient comme un prélude à l'aventure et nous mettaient en joie : Être proche ? Ou encore, se faire proche de qui, pourquoi ? Comment allons-nous faire ? S'agit-il d'accueillir chez nous ou de sortir à la rencontre ?

Finalement, le projet prend forme : nous voulions fonder une communauté religieuse proche des réfugiés asiatiques, mais aussi de toute personne déracinée, immigrée, étrangère, pour ouvrir avec tous un chemin de fraternité.

Nous emménageons discrètement au 5^e étage d'un immeuble dans le quartier de la Californie, en banlieue de Nancy, le 8 décembre 1979. Ce quartier de 1000 logements avait déjà 20 ans et vieillissait mal. On parlait de lui dans les journaux qui titraient « *Pleins feux sur la Californie* ». Un combat politique était sous-jacent. La population cosmopolite semblait passive. Nos voisins d'immeuble nous ont vite adoptées, tandis que les chrétiens sur l'autre rive s'étonnaient et disaient :

« Vous vous êtes trompées de côté. Vous seriez mieux dans l'ancien logement des sœurs, près de l'Église ! »

Aujourd'hui, qu'en est-il de ces femmes et de ces hommes avec lesquels nous vivons ?

Lorsque nous tentons de faire un bilan, nous revenons souvent à une question qui ne cesse de nous habiter : *Dans la rencontre de l'autre, dans le dialogue qui naît, au chemin du quotidien, dans toutes nos démarches, qu'est-ce que je deviens, et qu'est-ce que nous devenons ensemble ?*

• **François et Danielle** souhaitent célébrer leurs 50 ans de mariage. Nous sommes les témoins émerveillés d'un amour buriné par les épreuves de l'Engagement d'une vie et de ses déceptions. Nous sommes les témoins privilégiées d'un Amour vrai, d'une largeur de cœur, des disciples du Vivant.

• **Juste au bout de la rue**, un nourrisson de 8 mois est mort. C'est l'arrière petit fils de Collette, buveuse guérie qui a milité à *Vie Libre* et la CLCV (Confédération de la Consommation, du Logement et du Cadre de Vie) pour la défense des



locataires. Dans les paroles échangées, nous entendons les mots de la Bible sur les lèvres des jeunes parents.

« *Il y a longtemps que je t'aime, Jamais je ne t'oublierai ! J'ai pris soin de toi, tu le sais mon amour !* ». La célébration se déroule dans l'appartement familial qui abrite le jeune couple. Celui-ci est en recherche d'emploi et dans un dénuement matériel. Comment faire pour garder la qualité de l'expression de tous lors des obsèques le lendemain à l'Église ? Cette question est un vrai travail porté aussi par Joseph, prêtre-ouvrier à la retraite, et célébrant ce jour-là.

• **La CESF (Conseillère en économie sociale et familiale) et une AS** du centre médico-social du quartier nous appellent : « Je sais que vous aimez faire du jardin, Nous aimerions vous associer à un projet pédagogique avec des familles sur le quartier puisque vous êtes en retraite ! » Je sens là une piste pour la rencontre. Mais qui va lâcher un coin de terre favorable pour jardiner sérieusement ? J'ai clairement dit que je ne souhaitais pas faire semblant d'occuper les personnes pour faire bien dans le décor de la réhabilitation.

• **Marie-France**, retraitée de l'Éducation nationale et psychologue, m'invite à l'accompagner

dans les Vosges où se déroule un camp avec des enfants de 6 et 7 ans en difficulté d'apprentissage. Elle souhaite offrir ses compétences auprès des enfants et des animateurs bénévoles. Je perçois un intérêt grandissant. Son questionnement, son élan me réjouissent.

• **Suite à un différent avec mon directeur** à propos de mon solde de tout compte, j'éprouve une grande difficulté à me battre pour moi-même. Mais je le fais : il y va du respect du droit du travail.

• **Marcel et Valérie** ont besoin de partager. Marcel, "concierge", "gardien bénévole" de l'entrée, donne de son temps discrètement. Valérie fait le ménage des montées d'escalier. C'est un travail ingrat. Plusieurs habitants leur confient les clés de leur appartement. C'est une marque de confiance qui compte beaucoup. Tous deux ont connu la galère familiale, la souffrance, l'alcool, la maladie, le mal et le malheur. Avec trois enfants, leur budget est serré. Ils ne peuvent pas obtenir de chèque. Nous sommes souvent sollicités par eux pour établir des chèques afin de régler des factures.

• **Bachir** habite une ville de la grande couronne. Il a vécu des licenciements successifs et a



subi la démolition de son outil de travail. De plus, il reste handicapé suite à un accident de voiture, dans lequel il a perdu son fils unique, seul garçon au milieu de trois filles. Séparé de sa femme, il a repris l'alcool. Ses filles, devenues adultes, sont restées proches de lui. Bachir nous étonnera toujours par la gratuité de sa fidèle amitié, et cela contre vents et marées. Après un long temps de silence, il nous appelle aujourd'hui pour nous partager sa joie d'être grand-père, et nous donne rendez-vous lorsqu'il sera de retour du Maroc.

• **Gilles et Nicolas** habitent sur le pallier. Ils « font la ferraille » comme ils disent. Les copains sont nombreux ; la drogue soigne les solitudes. Ils franchissent facilement le seuil de l'appartement pour demander une tasse de farine, pour faire vérifier une recette de cuisine ou demander comment faire cuire des champignons. Nous percevons chez eux un immense besoin de parler, sans jamais s'attarder. Que de respect et de reconnaissance exprimés par eux. Ils disent avec d'autres : « on a des bons voisins dans l'entrée », même si les noms d'oiseaux passent de temps à autre par les fenêtres.

• **Patrice** est seul à Metz dans un foyer. Il a 50 ans. Il appelle l'une de nous « sa maman » : en

effet, Marie Albert a accompagné une étape de sa vie lorsqu'il a été confié à l'aide sociale à l'enfance. Sa force et sa simplicité nous font du bien.

• **Thomas** a 14 ans, il habite avec son père et ses trois petites sœurs dans un appartement au dessus. Il a le souci de rendre la maison « nickel », car sa mère et sa grand-mère doivent passer. Il sollicite notre aspirateur pour la matinée. Quelques jours plus tard, Thomas revient avec un bol de cerises qu'il est allé cueillir chez des amis. Tout en descendant les escaliers avec moi un jour, il m'a demandé si mes copines allaient bien. Que de délicatesse et d'attention chez ce jeune dont le père intermittent du spectacle ne trouve pas de travail !

• **Un désir de fleurissement** devant deux entrées est un moment riche d'expression pour tous. À plusieurs, nous avons commencé cette action au pied de l'immeuble. L'information est passée et nous voici très vite à 10 ou 15. Cette année, Enzo qui refuse de communiquer et qui se manifeste assez violent, muet, le regard dur, est arrivé en disant : « je peux t'aider, Marie-Madeleine ? » Depuis ce jour-là, Enzo entre plus facilement en dialogue avec les adultes, s'émerveille en regardant les fleurs s'ouvrir, ramasse les papiers jetés. Il a



des choses à dire et se montre très respectueux de l'espace cultivé. D'autres enfants de passage s'exclament : « c'est beau ce que tu fais ! » Enzo a entendu, il sourit !

Et pour nous ?

Trente années ce sont écoulées dans ce combat pour la justice, l'attention à l'étranger, le handicapé, le souci de favoriser l'expression des personnes, l'attention à ceux qui n'ont plus la parole. Les murs qui séparent sont intérieurs à nous-mêmes d'abord.

Des tempêtes ont soufflé au travail, mais aussi avec l'Église. Nous avons connu l'exclusion, la rumeur, la suspicion et les faux témoignages, en passant par les tribunaux. Avec d'autres chrétiens, nous avons été remerciés au lendemain d'une liturgie dominicale, que nous avions animée autour du texte des évêques « Pour de nouveaux modes de vie » en 1983¹. Cette situation nous a conduites hors les murs pour célébrer avec des hommes et des

femmes sans paroisse et sans « présence réelle ». Sur ce chemin-là, après l'orage, nous avons découvert combien l'Esprit nous devançait.

La prière s'est incarnée. Elle s'est enracinée en nous, “sans chapelle”. Nous sommes entrées dans une intelligence toute neuve des psaumes et de l'Évangile. Les événements de nos vies tricotés par le partage, lus et relus dans la prière, sont devenus les rames essentielles de notre barque pour la mission à la suite du Christ.

Les relations se sont multipliées et restent vivantes, bien que la vie professionnelle soit derrière pour trois d'entre nous.

Venues pour les réfugiés asiatiques, nous découvrons que, par notre travail, nous sommes aussi en proximité avec des handicapés mentaux, des travailleurs du Maghreb et de leurs familles. Nous faisons l'expérience d'un déracinement inattendu pour nous-mêmes qui nous a fragilisées.

Venues pour être proches, pour accueillir l'étranger, nous faisons l'expérience de son étrangeté, et lui de la nôtre. C'est une révélation incroyable qui ouvre le chemin de la vie pour tous.

1. Publiée en 1982 par la commission sociale de l'épiscopat français.



Venues pour être proches des pauvres, nous apprenons chaque jour avec eux le combat, la patience, la persévérance. Peines et joies, souffrances et respect cohabitent.

Venues pour vivre un chemin de fraternité, nous reconnaissons qu'il se construit dans les méandres de nos choix. Il se vit aussi dans les combats et la résolution des conflits par le dialogue. Le don

gratuit de notre vie reçue et offerte avec chacun de nos compagnons de route est occasion d'action de grâces.

Venues pour vivre la louange de l'Église, c'est dans la rue, au travail, dans l'écoute et le regard, dans la rencontre au cœur des événements de la vie, que nous recevons aussi les mots de la prière et une riche vie spirituelle. ■



Sauve qui peut en rural



**Brigitte est,
avec son époux,
membre de l'équipe
de Boussac en
Creuse.
Depuis trente ans
elle est assistante
sociale en Limousin.**

par Brigitte HENRY

Depuis dix ans je travaille essentiellement dans le milieu agricole, en région d'élevage, auprès d'une population d'agriculteurs actifs ou retraités. Compte tenu de la taille des exploitations creusoises, l'activité salariée est très limitée.

À travers ce métier qui je rencontre ?

Je rencontre des gens ordinaires, sympathiques avec des récits de vie extraordinaires de simplicité, d'attachement à leur métier, à leur



environnement... mais je rencontre principalement ceux qui ont des blessures, des accidents de vie.

Un problème de santé invalidant contraint l'agriculteur à envisager l'arrêt du travail qu'il exerce le plus souvent depuis son adolescence sur la ferme familiale. La reconversion professionnelle est bien difficile lorsque, sans autre qualification, il n'est plus possible d'exercer un métier manuel.

Je rencontre des personnes dont le système de pensée et de production ne s'adapte pas au système économique de plus en plus productiviste. Les exigences accrues de performance de notre société, les démarches administratives complexes mettent de côté ceux qui, autrefois, continuaient le métier hérité de leurs parents, parfois dans un contexte de pauvreté culturelle. D'autres, trop tentés par le surinvestissement, ne peuvent plus faire face à leurs remboursements. L'équilibre est difficile à trouver.

La baisse des cours agricoles : lait, viande, les crises sanitaires (grippe aviaire, maladie de la langue bleue...) fragilisent aussi gravement l'équilibre financier des exploitations. Le stress du résultat, de la survie économique, gagne les campagnes.

D'autres arrivent avec leur famille, pleins de rêves : ils s'installent à leur compte. Après avoir

vendu leur maison, ils ont quitté leur région, leur pays (Angleterre), leur métier d'ouvrier. La production choisie demande peu d'investissement : maraîchage, activité équestre, touristique... Leur activité est difficile à développer et les charges financières élevées. L'arrêt est parfois inévitable mais trop douloureux.

Le métier d'agriculteur s'exerçait autrefois dans un collectif : village, couple, famille. Aujourd'hui l'agriculteur travaille bien souvent seul, sans collègue de travail. Le temps occupé au travail, les bas revenus, laissent peu de place pour les activités de loisir. Certains vivent une pauvreté relationnelle.

Le grand âge isole. La cellule familiale évolue : les enfants ne vivent plus à proximité. Le voisinage, quand il y en a, change. Chacun vit chez soi. La solidarité n'est plus spontanée. Seules, avec de petites retraites, les personnes âgées doivent faire face à leur perte d'autonomie. Elles ont besoin d'être accompagnées pour employer une aide-ménagère. C'est parfois leur seul lien social avec les services de soins à domicile. Lorsqu'il leur faut quitter leur maison, réserver une chambre en maison de retraite, c'est de plus en plus tard en raison du coût et de l'allongement de la durée de



vie. C'est déchirant pour la famille : obligation de vendre le bien hérité des ancêtres, de demander une participation aux enfants aux revenus trop faibles.

La perte de confiance, la solitude, l'absence de projet conduisent parfois à l'alcoolisme, au suicide. Notre département est bien placé par rapport à ces indicateurs de santé...

Quelles attitudes privilégier pour la rencontre ?

À travers toutes ces rencontres, l'attitude professionnelle que je souhaite privilégier, c'est celle d'un humanisme qui met la valeur de l'homme au dessus de toutes les autres, une relation simple et respectueuse, un regard attentif, disponible pour l'imprévu. J'avais été formée à l'entretien non directif, distant. Maintenant, je m'implique plus dans l'entretien, selon les circonstances, avec un brin d'humour et de la sympathie. Le langage doit être simple, de bons sens, pour être entendu et permettre à l'autre de s'exprimer, d'être compris.

Lors des visites à domicile, j'essaie de donner du temps à l'autre pour qu'il parle de lui. Je me laisse ainsi surprendre par ces récits de vie. Je

souligne le beau, le lumineux dans des chemins de vie parfois chaotiques ou très simples. Il est important de donner des signes de reconnaissance. Le sentiment d'exclusion se nourrit de l'absence de reconnaissance, de l'indifférence. Lorsque je vais à domicile, j'apprécie de faire fouiller les personnes âgées dans leurs « savoir faire » face à notre société où l'on privilégie les faire savoir (la communication, l'image du jeune, de l'actif...). À cette occasion, napperons, dessins, chapeaux, photos, diplômes... sortent des armoires. On peut savoir tricoter, savoir soigner ses animaux, son jardin, savoir vivre avec simplicité, sans savoir s'exprimer avec aisance, se valoriser.

Il n'est pas facile d'accepter et de reconnaître les petits pas, d'accompagner une dynamique de changement sans vouloir l'imposer. C'est parfois décourageant de constater que cela n'avance pas, que l'autre n'est pas encore prêt à se soigner, à se réorienter, à se projeter dans l'avenir. L'absence de projet constitue une fragilité dangereuse tant pour un individu que pour un territoire. Dans notre département, dans ma profession, je côtoie souvent des personnes sans projet. L'isolement géographique, la dispersion de l'habitat accentuent le repli sur un univers plus restreint.



Quelles sont nos limites ?

Je regrette de ne pas avoir le temps de faire un travail d'accompagnement social, mais mes missions sont ponctuelles et parfois j'ai le sentiment d'un éparpillement de mes activités, de réponses plus institutionnelles qu'humaines.

Il est difficile d'accepter de ne pouvoir défendre une situation sociale quand on se heurte au manque d'ouverture des représentants des institutions. Dans son livre, *Ulysse from Bagdad*, E-E Schmitt évoquait que la pauvreté est une maison à plusieurs étages. J'y retrouvais bien certains stéréotypes.

- Le pauvre accidentel : on a la chance de ne pas être comme lui, on a du travail, la santé. Pour celui-là on trouve une attitude de compassion dans les commissions d'aide financière.

- Le pauvre par inadaptation, celui qui « n'est pas capable » de travailler, qui « s'exclue lui-même » par l'alcool, les mauvaises relations... Pour lui, il est bien difficile d'obtenir une aide.

- En Creuse, nous ne connaissons guère l'étage du pauvre irrégulier, du SDF. Notre société agricole a peu de travaux saisonniers et ne fait pas appel à une main d'œuvre de passage. Elle n'a pas

l'occasion de se trouver mêlée à une population de passage.

Je ressens aussi un profond décalage entre les besoins et les moyens sociaux qui sont toujours revus à la baisse et la crise qui touche de plein fouet les plus fragiles.

« *Contactez une assistante sociale !* » Nous sommes souvent le dernier recours et nous devons parfois expliquer que la société n'a pas de réponse à leurs difficultés. On compte sur nous pour bien faire passer le message. Certains entretiens, j'ai l'impression de résumer mon action en une phrase de Coluche : « *Dites-moi ce que vous avez besoin, je vous dirai comment vous en passer.* » C'est parfois bien frustrant pour nous aussi.

Comment interpeller ?

Bien des acteurs de la société ne comprennent pas les processus de fragilisation, de marginalisation. Je comprends aussi ma responsabilité professionnelle et personnelle comme celle d'interpeller sur les différentes formes de pauvreté du milieu rural au-delà de celles du milieu agricole. Ce dernier se referme souvent sur ses propres dif-



ficultés sans apercevoir celles des autres catégories professionnelles, sociales.

Je ne suis pas impliquée dans un engagement politique, syndical. Je ne trouve pas de groupe de partage dans un environnement relativement pauvre en ce domaine sur notre territoire. Au niveau professionnel, je connais aussi l'isolement géographique. Mon bureau se situe à 40 kilomètres du chef-lieu de département. À ma demande, une collègue est venue me rejoindre. Nos secteurs sont si étendus que nous nous déplaçons beaucoup et nous avons peu de temps d'échanges spontanés sur notre pratique professionnelle.

Comment suis-je transformée ?

Cette profession modifie mon attitude personnelle. Être en contact avec des personnes en difficulté me permet d'apprécier des actes ordinaires de la vie : faire le plein de sa voiture plutôt que pouvoir en mettre pour 10 €, faire les courses sans regarder le calendrier : les chariots des fins de mois

sont beaucoup plus réduits pour certains, ouvrir son courrier sans appréhension, pouvoir être caution pour la location d'un appartement pour ses enfants... Elle permet aussi dans les rapports aux autres d'avoir une ouverture, de ne pas avoir de jugements trop hâtifs, l'histoire de chacun comporte des clés pour comprendre son comportement.

Les discussions en famille, avec Arnaud Favart, les rencontres avec notre équipe, les membres de la Communauté Mission de France dans les réseaux, les réunions régionales du Carré Vert sont des occasions de partage sur cette richesse de la rencontre avec l'autre, de l'attention aux plus pauvres.

Pour terminer, je citerai quelques passages d'un texte de Serge Baqué : « *Je nous souhaite une foi qui ne nous sépare de personne mais fasse de chacun un compagnon de route à aider et à aimer, une foi qui refuse de juger ceux qui circulent à contre-sens ou campent sur la bande d'arrêt d'urgence... Je nous souhaite une foi qui nous fasse reconnaître Jésus le Dieu qui a pris visage d'homme.* » ■

Georges JOUSSE *

Plus forts que l'échec

39 jeunes racontent

Éd. de l'Atelier, Mai 2009



Au cours d'entretiens individuels, 39 jeunes se racontent et retracent leurs itinéraires (école, études, souhaits, entreprises, famille, copains). La lecture de ces témoignages permet de comprendre la réalité des obstacles qui s'imposent à la jeunesse issue des banlieues ainsi que le rôle des missions locales, des organismes de formation et des entreprises dans leur insertion. ●

** Georges Jousse a été directeur pendant treize ans d'un centre de formation professionnelle à Bordeaux. Depuis de nombreuses années, il reste proche de la Communauté Mission de France.*



Les êtres ont l'espérance que l'on a d'eux



**Marie-Renée
est membre de
l'équipe du Nid et
elle fait partie de
la Communauté
Mission de France.**

par Marie-Renée JAMET

Ce titre était la conviction du Père Talvas, fondateur en 1943 de l'Équipe du Nid, équipe de femmes, laïques consacrées. C'est 30 ans, 40 ans et plus d'accompagnement, de "vivre avec", les personnes prostituées, malades alcooliques, exclus. « Cette démarche, disent les Statuts, établit les équipières dans une solidarité permanente avec les frères et sœurs les plus démunis. Elle les rend libres et disponibles pour entrer avec eux dans une relation d'échange fraternel. »

Ce "vivre avec" creuse en chacune de nous cette béance d'Évangile « Ce que vous avez fait aux



plus petits d'entre les miens, c'est à Moi que vous l'avez fait ».

Aujourd'hui, avec ce que nous sommes et devenons, c'est toujours dans la fidélité que chacune vit au quotidien cette mission de l'équipe. Dans cet accompagnement, avec tous ceux qui sont engagés pour un monde de justice, nous sommes confrontées à des situations de pauvreté de plus en plus alarmantes.

Témoins de l'exclusion

« Quelque part dans un quartier populaire de Paris, des membres des Équipes dites "fraternelles" se rencontrent régulièrement. Ce sont en majorité des personnes en grande précarité et souvent très isolées. Chez ces personnes, les situations s'aggravent. Avec la crise économique actuelle, la pauvreté augmente. Ce que nous entendons habituellement ne reflète pas suffisamment la réalité de ce qui est vécu au quotidien dans la société. Tout se passe comme si nous nous habituons à de multiples types d'exclusion "qui ne dérangent plus" et qui se banalisent », nous dit Alice qui accompagne ce groupe.

C. arrive avec des plats tout préparés. En fait, ils sortent des poubelles du magasin d'alimentation

en face. C. me dit : *« Depuis des mois, je me nourris comme cela ».*

D. fait les fins de marché. *« Les gens sont de plus en plus nombreux, dit-il, ils n'ont plus assez d'argent pour se nourrir. »*

Ils sont souvent sans emploi, leurs revenus venant des minimums sociaux ne les préservent pas d'une vie très précaire. Certains assument des "petits boulots" qui ne leur permettent pas de vivre correctement ; ils se découragent car ils ont beaucoup de mal à se faire embaucher.

Leur principale difficulté : le logement introuvable ou inadapté. Ils vivent dans des tentes de fortune, des voitures, des camions, dans les escaliers, dans la rue. Dans leur errance, leur angoisse est permanente. L'un disait *« On est privé de tout... La révolte gronde au fond de nous. »*

Plusieurs, sans papiers, vivent dans l'espoir d'être régularisés. Ils ont peur de la police, se cachent dans les squats, dorment sur les bancs dans des campings sauvages ; certains sortent de prisons sans savoir où aller.

La plupart ont quitté leur région, leur famille (quand il leur en reste !), ils vivent rejetés de partout avec des ruptures qui se creusent au long des années...



Dans une société basée sur le profit, où l'argent devient la référence absolue, la prostitution se banalise. Tout se vend, y compris la personne humaine ! Et tous les moyens sont bons pour favoriser et organiser ce commerce du sexe sur le plan national et international :

- prostitution par petites annonces proposant parfois des locations pas chères moyennant "petits services", par internet, ce qui nous oriente actuellement dans le Mouvement vers des contacts par téléphone ;
- prostitution dans les bars à hôtesse, les saunas, dans leurs appartements, dans des lieux où les personnes sont exposées à l'isolement, à l'insécurité, à la violence, rejetées à l'extérieur des villes, surtout depuis la Loi de Sécurité intérieure de 2003. La rencontre avec les personnes dans ces lieux de prostitution, pour un partage d'amitié, d'espérance, devient difficile ;
- prostitution de jeunes en situation financière précaire ou en déshérence familiale « *Plusieurs jeunes s'organisent pour arriver à régler les frais occasionnés par l'alcool, la drogue, d'où le recours à la prostitution...* ». Un étudiant, dans une grande ville de l'Ouest : « *Parmi*

mes copains, 1 sur 10 se prostitue pour payer ses études. »

- prostitution dite "ménagère", pour boucler les fins de mois, payer les factures qu'un petit salaire ne permet pas de régler ;
- prostitution des jeunes femmes étrangères : pendant trois ans, j'ai accompagné neuf jeunes femmes nigérianes en prison, tombées pour proxénétisme parce qu'elles relevaient l'argent des autres filles pour l'envoyer aux proxénètes hors France. À la fin de la peine : expulsion dans leur pays, avec au bout l'errance ou le retour sur le trottoir. Car elles ont honte de se présenter dans les familles qui souvent les rejettent. Alors qu'elles étaient venues en France pour « aider leurs frères et sœurs restés au pays... » Seule l'une d'entre elles donne de ses nouvelles et a retrouvé une vie de famille.

Prostitué(e)s sans frontière

Juliette a été éducatrice pendant 25 ans :

« J'ai partagé leur combat souvent difficile pour sortir de ce monde d'illusion et de mensonges. Mais sans lâcher celles qui continuaient à être ex-



exploitées sur les trottoirs de Lyon, participant avec elles à des rencontres, à des manifestations pour plus de justice. Il fallait, il faut toujours leur faire comprendre que nous sommes avec elles contre leur exclusion, contre le harcèlement dont elles sont victimes, plus encore aujourd'hui. Nous sommes contre le système qui les déshumanise et les exclut. C'est le travail de ces vingt dernières années avec le Mouvement du NID.

Aujourd'hui, je ne les rencontre plus. Je partage par la prière la vie chaotique de ces femmes venues d'ailleurs, vendues, enfermées dans un choix impossible. 90 % des femmes sur les trottoirs de Lyon sont étrangères, bulgares, africaines et autres. Je m'informe auprès de ceux qui les rencontrent régulièrement. Je comprends par le cœur de mieux en mieux ce que signifie être sans papiers et prostituée. C'est vraiment la situation la plus difficile à faire accepter par l'OFPPA, et pourtant... on ne peut isoler la prostitution de la traite des êtres humains qui fait circuler des milliers de femmes et d'enfants d'un pays à l'autre, dans la violence, l'insécurité, l'injustice, comme des marchandises.

C'est ainsi que mon cœur, mon esprit, se sont élargis aux dimensions du monde, au-delà de la prostitution. La rage de résister que j'avais depuis

longtemps s'est amplifiée en découvrant ce marché. Il nous reste à utiliser tous les moyens pour refuser cette situation : pétitions, lettres, manifestations avec tous ceux qui résistent, qui agissent pour que la personne humaine soit reconnue dans son intégrité. Ce que les personnes prostituées m'ont appris pendant ces années de compagnonnage m'aide aujourd'hui à ne pas lâcher le combat... Je ne les remercierai jamais assez : grâce à elles, ma Foi en la Résurrection du Christ est devenue une réalité de ma vie quotidienne. »

Comment s'en sortir ?

Et que dire de celles et ceux qui essaient de s'en sortir et se retrouvent dans la galère, marqués par un passé trop lourd, trop douloureux, qui leur colle à la peau : l'alcool, la drogue, la prostitution ont souvent démolé leur personnalité, atteint leur dignité. La précarisation grandissante, le chômage qui s'accroît, rendent la réinsertion de plus en plus aléatoire.

M.-F. téléphone souvent. Ayant quitté la prostitution, elle n'a pour vivre que le minimum vieillesse et vit la galère. Mais « *ne t'inquiète pas, me dit-elle, jamais je n'y retournerai.* »



La prostitution demeure un tabou et marque les personnes pour la vie. J'accompagne une femme pour sa reconstitution de carrière en vue de sa retraite. Comment justifier les "trous" dans son CV pour ses années de prostitution ?

« Dans le groupe, dit Alice, plusieurs sont très préoccupés de leur avenir, ils luttent contre la dépression qui les envahit, le repli sur soi qui augmente leur isolement, la grande pauvreté qui accentue leur sentiment de honte, déjà renforcé par le regard des autres. Ils vivent souvent très culpabilisés par leur état, leur apparence.

La situation d'une jeune femme s'est complètement dégradée le jour où elle a appris la prostitution de sa mère...

P. a tenté de créer une entreprise de bâtiment, mais n'a pu poursuivre ses démarches par manque de moyens financiers malgré ses compétences... les exigences administratives sont hors de portée pour ceux qui sont sans qualification, sans passé professionnel. »

Suzon accompagne des personnes connues en Foyer et qui désirent poursuivre la relation :

« A. ne se remettra peut-être jamais du geste de sa mère : à sa naissance, elle l'a jetée dans

l'Oued d'où quelqu'un l'a retirée. Elle méprise les gens simples, leur vie, leur habitat, leurs manières. Un chef d'entreprise l'a introduite chez lui. Il la considère comme une prostituée à qui il peut demander de satisfaire tous ses désirs tordus. Son écœurement l'a fait fuir mais le studio qu'elle a trouvé, l'environnement, le travail peu rémunérateur ne la satisfait pas. Elle vient de retourner chez cet homme. Quand acceptera-t-elle de faire un travail sur elle-même ?

C. a accumulé les viols dans un foyer de la DDASS pour tout-petits, chez elle par son beau-père, dehors lors d'une fugue. Sa vie est une succession de souffrances, d'échecs. Elle a rencontré des personnes qui l'ont aidée à émerger peu à peu et à dépasser ses difficultés de tous ordres. Aujourd'hui, ses enfants ont grandi et n'en finissent pas de lui procurer soucis sur soucis et de faire remonter tout ce qu'elle a essayé d'enfouir depuis sa toute jeune vie, tout au fond d'elle-même. Je peux dire qu'elle vit de l'héroïsme au quotidien, tentée d'en finir... elle se reprend, s'accroche à sa foi en ses enfants, en Dieu. Je suis témoin avec d'autres de sa bagarre pour la vie, la sienne, celle de ses enfants dont elle espère sans cesse un mieux-être, sûre qu'ils prendront un jour, comme elle, la voie du bonheur intérieur.



Quand je l'entends au téléphone, quand je vais la voir, j'ignore ce qu'elle reçoit de moi, mais je sais que son attitude, sa patience, son courage, sa foi suscitent mon admiration. Je vois où sont les "justes" et je comprends Jésus qui affirme : « Les publicains et les prostituées vous précèdent dans le Royaume de Dieu ».

Ils sont passeurs de vie les uns pour les autres. « Lors d'une rencontre, G. souhaite donner son témoignage, qu'elle nomme "de la misère à la libération". "C'est pour les autres, dit-elle, je veux leur crier qu'on peut sortir de la désespérance quand enfin on n'est plus seul" ».

L'accompagnement des personnes prostituées, des malades alcooliques, des exclus, nous remet devant nos fragilités, c'est un plongeon dans ce qui nous apparaît comme inhumain.

Notre vocation, c'est d'être là, avec eux, avec elles, "Église du seuil", "de la première annonce", dans un partage en réciprocité. Témoins, pour "glaner" les semences de vie, de résurrection, qui se manifestent à travers leurs souffrances, les aider à croire en leurs capacités de redevenir des hommes et des femmes "debout", "responsables", aimés de Dieu.

Oui, les êtres ont l'Espérance que l'on a d'eux. ■



Fraternité avec des pauvres : pas à pas



Marie-Agnès travaille dans l'équipe nationale du Secours Catholique. Membre de la Communauté Mission de France, elle fait partie de l'équipe précarité. Ce témoignage donné au CPLM (Conseil Pour La Mission) a été proposé aux participants de l'Université d'été* pour nourrir leur réflexion quelques semaines avant la rencontre.

par Marie-Agnès FONTANIER

La fraternité ? Bel idéal !

Mais, concrètement, avec des personnes qui vivent de multiples dépendances, avec qui la relation s'établit d'abord parce qu'elles ont des besoins (pas forcément exprimés clairement, pas forcément ceux qui paraissent les plus évidents, pas forcément ceux qu'elles disent,...), comme c'est difficile...

La relation se situe en effet, dès le départ, en inégalité, en déséquilibre...

* Le thème était « Va trouver mes frères (Jn 20, 17). À la suite du ressuscité, vivre le défi de la fraternité. »



L'enjeu est alors de créer de la réciprocité, de permettre à l'autre de m'apporter, de nous apporter quelque chose sur un autre registre : la mise en musique, que ce soit dans une relation à deux, dans un groupe, pour des événements particuliers,... de ses savoirs, de ses savoir-faire, bien sûr, mais aussi de ses savoir-être, auxquels nous sommes souvent moins attentifs.

Cet échange ne peut pas être factice, s'arranger d'apparences, leurrer l'autre : est-ce que je, est-ce que nous comptons vraiment sur la contribution de l'autre ? Ne sommes-nous pas parfois tentés, parce que les personnes sollicitées sont apparemment plus fragiles, de prévoir quelques réserves "au cas où" elles n'apporteraient pas la partie du repas dont elles ont la charge ? De "doubler" par sécurité les démarches qu'elles se sont engagées à faire ? Comment, alors, peuvent-elles se sentir dans un rapport de responsabilité partagée ? La réciprocité suppose que se créent peu à peu de vrais liens d'interdépendance entre nous, qui fassent que chacun, pour des parts différentes, dans différents registres, compte pour l'autre, ne puisse se passer de l'autre...

Mais que cette exigence est ardue à vivre ! Elle appelle à un véritable engagement de ma part, qui ne soit pas de surface, factice, parce que pour ma part, j'ai d'autres lieux, d'autres réseaux où vivre des relations enrichissantes.

Et elle se joue dans la durée, éprouvée par les aléas de la vie de ceux qui sont peu protégés... Fièvre de la relation construite peu à peu avec Mickaël, qui venait d'obtenir le statut de réfugié, dans un dialogue qui me semblait équilibré, dans lequel chacun pouvait confier ses questions, ses attentes, ses espoirs, j'ai été quelques mois plus tard désarçonnée par sa demande d'un prêt conséquent pour passer le cap d'une complication administrative suspendant son RMI... renouvelée quelque temps plus tard pour offrir des cadeaux à ses enfants à Noël...

Véronique, bénévole sans papiers dans notre service, avait trouvé là sa "famille", dans la solitude que sa situation provoquait. Très présente, très impliquée, même dans des tâches assez peu gratifiantes, elle proposait avec enthousiasme son talent de cantatrice pour des célébrations ou des rassemblements dans le cadre de l'asso-



ciation, mais aussi pour des occasions familiales, des mariages notamment. Alors qu'un des membres de l'équipe l'a de fait sollicitée pour son mariage, un autre a tout fait pour qu'elle n'apprenne pas la date du mariage, de peur qu'elle n'offre ses compétences... ce qu'elle a très mal pris lorsqu'elle a appris l'événement : elle ne concevait pas que nous ne soyons pas tous activement engagés dans la préparation et l'événement, comme une famille ! La compréhension de la relation que nous créons, la place qu'elle occupe dans nos vies respectives peuvent être tellement différentes !

Et pourtant, lorsque, réunis autour d'un même sujet qui nous préoccupe à part égale, même si nous n'y sommes pas confrontés de la même manière, pour réfléchir ensemble, cher

cher ensemble ce que cela recouvre et imaginer des pistes, il est probablement là question de fraternité. Une question un peu extérieure peut ainsi conduire à un chemin d'interrogation sur soi-même...

Un groupe de demandeurs d'asile, surpris de la difficulté pour les migrants d'être accueillis en France, avait commencé à creuser la question en repérant des manifestations de racisme dans leur ville... qui les a peu à peu conduits à un questionnement sur la différence au sein de leur propre groupe, la manière de vivre avec les cultures, les façons de vivre, les manières si diverses d'appréhender un sujet : comment vivre l'altérité au sein d'un groupe constitué, sur quels chemins la rencontre en vérité de l'autre nous emmène-t-elle ? ■

L'ABBÉ PIERRE
A VÉCU PLUS DE
TRENTE ANS À CHARENTON
AU SERVICE DES PLUS DÉMUNIS



Ils ont la parole...

Témoignages de personnes rencontrées en juin par Marie-Odile Pontier à Emmaüs-Liberté (à Charenton dans le Val-de-Marne), une communauté dont Jacques Loch (équipe Mission de France d'Ivry) était alors le responsable.

Jean-François Barroso, depuis trois semaines à Emmaüs



Je suis né à Cherbourg de parents portugais. Je suis à Emmaüs après m'être retrouvé dans la rue. Jamais, je n'avais imaginé que cela m'arrive un jour. Je vivais avec une amie depuis huit ans. Nous avons une petite fille de six ans. Pour moi,



c'était sérieux. Quand elle a perdu son boulot, elle a commencé à "me prendre la tête". Un jour, elle m'a carrément mis dehors. L'appartement est à elle. Je me suis retrouvé dans la rue, sans argent de côté. À l'époque je dépensais beaucoup, la manière de m'habiller était très importante pour moi. Comme j'étais dans la rue, sans pouvoir me laver, je ne suis pas retourné au boulot. Je suis allé au 75 quand il a fait froid pour manger mais je dormais dans une cave. J'ai aussi essayé d'appeler le 115. Il faut appeler tous les jours à 9h pour avoir une place. Et il n'y pas assez de places pour tout le monde. Je suis travailleur, j'ai 27 ans et je suis français. J'ai l'impression que c'est pire d'être français, car on nous laisse dans la rue. On s'occupe moins de nous que des étrangers. Ce n'est pas normal en France qu'au moindre problème je me sois retrouvé à la rue alors que je gagnais 1200 € par mois. Je n'avais pas de dette, une vie honnête : finalement, à quoi cela sert ? Au moins en prison, les gens ont à manger et un lit ! Je n'imaginais pas la misère qu'il y a en France.

Cela a été très dur pour moi. La rue représente les pires moments de ma vie. Cela fait trois semaines que je suis à Emmaüs. Tu es bien pris en charge : toit, repas, travail, possibilité de parler. C'est bien pour se redresser, relever la tête. J'ai besoin

de me reconstruire. Quand je suis arrivé, je n'étais pas bien, j'avais honte. Il y a du boulot : cela me permet de me réinsérer. Mais on m'a laissé démarquer "cool". Je préfère porter des meubles que trier du linge. J'étais maçon. Maintenant, je me moque de comment je suis habillé, du moment que j'ai de quoi me couvrir. L'essentiel, c'est maintenant pour moi d'avoir un toit et de quoi manger et pour cela, avoir un travail. J'avais une vie de consommation, cela me paraît loin maintenant. Désormais, je fais attention à ce que j'ai dans les poches.

Mon projet, c'est de rester un an à Emmaüs pour me refaire et économiser afin de trouver un logement et du travail. Je n'ai pas voulu partir de la région parisienne alors que mon père m'aurait accueilli chez lui. Je ne voulais pas abandonner ma fille. Je la vois tous les week-ends et donne à sa mère 200 € par moi pour elle. J'ai moi-même grandi sans ma mère. Mon père travaillait pour remplir le frigo et avec mes frères et sœurs, on faisait le reste. Il nous a transmis la valeur du travail. Ce que je n'arrive pas à digérer, c'est que mon amie m'a mis dehors comme un chien. Et pour l'instant, je suis incapable d'en parler avec elle. Je sens qu'elle commence à regretter quand elle voit tout ce que je fais pour la petite. Mais moi, j'ai plus confiance. Je m'installerai seul. ■



François : depuis six ans à Emmaüs

François avait déjà donné un témoignage lors de la rencontre régionale d'Île-de-France de 2008 à Ivry.

C'est un prêtre qui m'a orienté ici. J'étais membre de l'Équipe d'animation Pastorale de Vitry-sur-Seine et de la chorale. Je suis originaire du Congo-Brazzaville. Je ne suis arrivé en France qu'à l'âge de 27 ans, en 1982. Dans

mon pays, j'espérais une intégration dans la police. Cela n'a pu se faire car je n'étais pas de la bonne ethnie. J'ai alors décidé de bouger, d'aller chercher un avenir ailleurs. La régularisation en France a été très longue et difficile. J'ai même été mis trois mois en prison, mais comme j'étais malade, je n'ai pas été expulsé. Mais je suis toujours en attente d'une carte de séjour de dix ans. J'ai réussi à travailler, au noir bien sûr. J'ai rencontré beaucoup de gens qui m'ont aidé financièrement. J'ai même eu un salon de coiffure à Saint-Denis ! Je trouve les français plus ouverts que ce qu'on m'avait dit



au Congo. Ce qui me préoccupe beaucoup, c'est ma santé car je suis diabétique. Cela vient de ma mère qui en est décédée, mais à l'époque on n'a pas su de quoi. Avant d'arriver à Emmaüs, je suis resté cinq ans sans travailler. Je suis devenu un compagnon tout en continuant d'habiter dans mon appartement. À la paroisse, je suis chargé de l'insertion et de la précarité. Comme je suis passé par là, je sais ce que cela veut dire. La misère, il y en a. Un jour, un monsieur a squatté les toilettes de la paroisse. Avec le curé, on a choisi de l'aider pendant quinze jours. Puis on l'a orienté vers l'association de la diaconie à Vitry et il a trouvé un boulot à Franprix. Il est revenu nous remercier. Nous l'avons aidé alors qu'il venait juste d'arriver dans la rue. L'aide consiste surtout à remonter le moral. Il y a plus de gens qui souffrent, que de gens qui ont les moyens. La prière rend sensible à la souffrance des autres. C'est un soutien très important pour moi.

On vient à Emmaüs parce qu'on est vraiment dans la "merde". Quand j'ai frappé, on m'a ouvert. J'ai trouvé ce que je cherchais : la stabilité et la dignité. Emmaüs, c'est ma maison. ■

Ouahiba Hendy, dit Biba : depuis dix ans à Emmaüs



C'est quand on n'a plus rien à donner que commence la vraie solidarité. Le partage, c'est quand on donne de soi-même, qu'on partage les joies et les peines. Je suis née en Algérie dans une famille qui menait une vie confortable. C'est maman qui m'envoyait apporter de la nourriture à des voisins pauvres. C'était une grande joie pour moi d'aller chez eux. Elle m'a appris à donner sans regrets, sans regarder les défauts des personnes auxquelles on donne. Mon père est un croyant musulman, mais il ne m'a jamais imposé le voile car il jugeait que c'était secondaire par rapport à la qualité des rela-



tions. Pour lui, tout ce qui ne va pas dans le sens de la simplicité, de la paix, de la communion n'est pas vraiment religieux. Un prêtre, le P. Lucas, m'a beaucoup marquée car il partageait avec nous ses livres et nous pouvions lui confier nos peines. Cela m'a donné une grande ouverture d'esprit. Je me suis mariée à Ali, un algérien qui était arrivé en France à l'âge de quatre ans et qui était revenu au pays suite à la perte de sa carte de séjour. Quand on s'est marié, on n'avait rien, on a pris des crédits mais on était heureux. Je travaillais comme employée de banque. Et puis le climat social s'est dégradé : on reprochait à mon mari de ne pas parler arabe et j'ai été agressée à cause de notre style de vie qui ne correspondait pas aux traditions. J'étais alors enceinte de jumeaux. Je les ai perdus. Nous avons alors décidé d'aller en France. Je ne regrettais pas ce départ car j'avais aussi perdu mes deux meilleures amies, dont l'une à cause d'une balle perdue. La vie en Algérie devenait de plus en plus amère.

Nous sommes venus en France en 2000 et nos familles n'ont pas pu nous aider financièrement. On a vécu un moment dans la rue. Je me suis mise à envier l'éboueur, car lui, il avait un travail. Mon mari a fait une double pneumonie. Quand il s'en est sorti, on ne savait plus où aller : nous n'avions plus

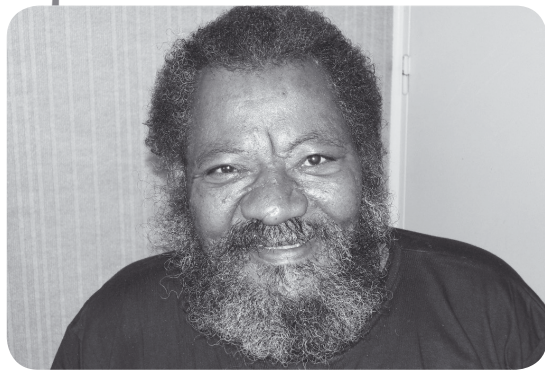
d'argent, et nous devions quitter la chambre qu'on nous avait prêtée. C'est alors que Jacques Loch nous a appelés : il nous avait préparé un logement de deux pièces et du travail à Emmaüs. C'était la veille de Noël ! C'était pour moi le plus beau des cadeaux car nous étions enfin en sécurité. Nous avions un tremplin pour démarrer. Cela m'a propulsée au niveau spirituel. Le bon Dieu a ouvert la fenêtre pour me faire voir une autre réalité que celle que j'avais connue petite. J'ai découvert la pauvreté en étant passée moi-même par un grand dénuement. Maintenant, on s'estime riche avec ce qu'on a car on est à l'abri.

Il y a trois ans, nous avons demandé la nationalité française. Cela a été refusé sous le motif que nous n'avions pas assez de ressources. Nous avons demandé l'appui de Mr. Martin Hirsch et représenté notre dossier en expliquant pourquoi nous faisons le choix de travailler à Emmaüs. Car c'est effectivement aujourd'hui un vrai choix. Nous pourrions travailler ailleurs. Mais rester devant un ordinateur dans une banque ne m'intéresse plus. Je préfère mettre mes compétences au service de personnes avec lesquelles il existe un vrai contact. Je suis heureuse de vivre en solidarité et en humilité. Il y a à s'abaisser de son piédestal. C'est Dieu la



source et la lumière inépuisable. La douleur s'apaise quand on continue de remercier le bon Dieu dans le malheur. J'apprends beaucoup des autres, des plus pauvres. Dieu n'oublie jamais celui qui fait du bien. Je n'ai pas envie de faire autre chose. Grâce à Emmaüs, ensemble, nous avons les moyens d'aider des personnes. J'ai trouvé ma vocation. ■

Nourredine Trabelsi, depuis onze ans à Emmaüs



Je suis né en Tunisie, mais mon pays c'est la France, car j'y suis arrivé lorsque j'avais 15 ans pour entrer au lycée. C'était en 1970. À l'âge de 24 ans, j'ai été en prison pour la première fois

pour des bêtises et j'ai subi la double-peine, c'est-à-dire qu'on m'a aussi enlevé mes papiers d'identité. Il fallait que je paye, c'est logique. Mais le fait de m'enlever mes papiers était injuste. Depuis, c'est un problème qui n'est toujours pas complètement réglé ! Une année, j'ai été reconduit jusqu'en Tunisie, expulsé : en voiture jusqu'à Marseille puis en bateau. Comme la Tunisie n'a pas pu prouver que j'étais tunisien, on m'a renvoyé en France, ce que je voulais. Je suis très reconnaissant à Mr. Sarkozy d'avoir supprimé la double-peine quand il était ministre de l'intérieur.

En 1992, lors de ma dernière sortie de prison, j'ai été agressé par mon frère et maintenant je ne peux plus marcher. Je suis en fauteuil roulant. J'ai été envoyé à la montagne pour ma convalescence et c'est là qu'une chrétienne m'a tendu la main. À mon tour, j'ai eu envie de faire la même chose et j'ai demandé le baptême. Mon prénom de baptême est Paul-Marie. J'avais 42 ans, c'était en 1994. C'est en 1998 que j'ai été accueilli à Emmaüs-Liberté.

Je n'ai plus de nouvelles de mes parents depuis 1998. Ils vivent dans une grande pauvreté matérielle et spirituelle. C'est pourquoi ils m'ont lâché quand je suis devenu handicapé. J'étais devenu de



trop pour eux, une bouche de trop à nourrir. Je ne leur en veux pas de cela. Mais ils auraient pu continuer à me soutenir moralement en gardant le contact. Je suis encore en lien avec deux de mes frères, dont celui qui m'a agressé. J'essaye de l'aider car il vit à la rue mais il ne veut pas vraiment. Il vit en volant, comme il l'a toujours fait. Mon père, qui est analphabète, l'a encouragé. Mon frère a eu un enfant, mais il ne s'en jamais occupé. Moi, j'aurais été un père responsable, mais je n'ai pas eu d'enfant.

Le plus dur, c'est la souffrance morale. En prison, à chacun de mes séjours, je retrouvais des gens que je connaissais, aussi bien des détenus que des aumôniers. Cela m'a beaucoup aidé. La plus grande pauvreté, c'est la solitude. À Emmaüs, on supporte la pauvreté matérielle parce qu'il y a du soutien, il y a toute une équipe. On peut vivre d'un plat de nouilles si on est avec des amis, une famille. C'est ce que j'ai découvert ici. Mais suis-je vraiment pauvre ? On m'a enlevé la SMU, donc cela veut dire que je suis plus riche ! J'ai des projets : habiter en HLM. Mais je ne peux rien faire sans

les autres, vu mon handicap. J'ai le droit normalement à une tierce personne et à un appartement conçu pour des gens comme moi. Mais cela prend beaucoup de temps. J'ai dû prouver que j'étais depuis longtemps en France. Je n'avais que mon certificat de baptême à montrer ! Le juge était très perplexe... Et puis, un fax est arrivé : c'était mon casier judiciaire qui racontait tous mes séjours en prison pendant quinze ans ! La preuve était là. Le juge a fait une drôle de tête !

En prison, j'ai étudié la Bible, j'ai assisté à des messes. Je l'ai vécue comme une évasion et un enrichissement. En lisant l'histoire de Job et les écrits de Saint Paul, j'ai été saisi par ces 2000 ans d'histoire. Ce qui résonne surtout pour moi, c'est la souffrance de Jésus pour nous qui dit son amour. Dans l'Islam, Jésus est seulement un prophète. Mais je n'ai encore pas vraiment pardonné à mon frère : il faut prier pour moi. L'Évangile ne peut pas s'annoncer sans les pauvres. Jésus est venu pour les pauvres : il nous demande de lui donner nos blessures, pas nos titres ! Ce que je retiens de l'Abbé Pierre ? Il nous disait toujours : « *Et les autres ?* ». ■

La “véritable” pauvreté

Engagée au sein de la Cimade depuis plus d'un an, je découvre peu à peu la dure réalité à laquelle sont confrontées les personnes sans papier.

Dans ce cadre, j'ai été amenée à soutenir au tribunal un jeune Centrafricain en situation irrégulière. En France depuis plusieurs années, marié à une française, bientôt papa, L. est sous le coup d'une OQTF (obligation de quitter le territoire français). En France, une personne sans papiers est une personne sans aucun droit, qu'il s'agisse d'aide sociale, de formation ou encore de recherche d'emploi. Dans ces conditions, difficile de faire des projets, de construire un avenir. L. reste dans l'expectative d'une reconduite à la frontière, d'un retour forcé dans son pays qu'il a quitté voilà cinq ans.

Une relation amicale naît petit à petit entre nous. Je lui fais remarquer alors : *« Quelle pauvreté de se trouver sans papiers ! »* Et de façon totalement inattendue, il me répond : *« Non, pour moi, même si la situation est très angoissante, ce n'est pas la pauvreté. Ce n'est que de l'administratif. La véritable pauvreté, c'est de ne rien avoir à manger, de ne pas se sentir en sécurité dans son pays, de ne pas pouvoir étudier et fonder une famille dans les meilleures conditions. Ici, je ne suis pas pauvre. J'ai une femme, bientôt un enfant et j'ai des amis. Je sais qu'il existe la possibilité de s'en sortir et les personnes qui m'entourent m'aident à garder espoir, et ça, c'est ma richesse. »* Malgré leur condition de vie précaire (un RMI pour deux, aucun droit social pour lui, aucune possibilité de postuler un emploi), L. ne regrette pas d'avoir quitté son pays qui ne lui offrait pas le minimum vital pour vivre, tout simplement. C'est une pauvreté “fondamentale” à laquelle je n'ai jamais été confrontée : voilà qui relativise soudainement ma vision des choses et me fait apprécier la richesse de l'amitié ! ■

Christelle Seguenot



Centrafrique : quelle lueur d'espoir ?



**Prêtre du diocèse
de Bangui
(République
Centrafricaine),
Cédric Gbassinga
est étudiant
en théologie à
l'Institut catholique de Paris.**

par Cédric GBASSINGA

Introduction

Entendre un homme d'un pays déshérité, qui plus est, un prêtre qui porte particulièrement le souci de son peuple, c'est entrer dans un regard singulier sur la pauvreté. Ce n'est pas le regard extérieur de celui qui n'en souffre pas. Mais en fait, existe-t-il un regard neutre sur la pauvreté ? Ceux qui la vivent nous conduisent à accueillir leur "attitude militante" qui est le combat de la vie au quotidien. L'analyse de l'abbé Cédric Gbassinga qui se fait l'écho des Centrafricains qui subissent une situation difficile et qui "se battent", ouvre heureusement notre réflexion à l'idée qu'il n'est pas possible de rester impartial face à la pauvreté. C'est dans le désir de vivre que s'enracine cette lutte qui ouvre l'avenir et nourrit l'espérance du peuple.

B. Michollet



La République Centrafricaine compte aujourd'hui parmi les pays les plus pauvres de la planète. Elle est profondément secouée par des crises militaro-politiques et socio-économiques. Dans le cadre de cet article, nous comprenons le mot *crisis* dans son acception étymologique. Celle d'un jugement qui nous oblige aujourd'hui, par des actions concrètes, à changer d'orientations et de perspectives afin de sortir de notre "état de pauvreté". Nul doute que plusieurs approches sont possibles et que les hommes politiques ont un rôle cardinal à jouer. Nous n'avons pas ici la prétention de nous substituer aux analyses pertinentes des technocrates ni de proposer une panacée.

Cependant, nous estimons que lorsque la vie en société est délétère, il est salutaire de revenir aux idéaux qui la fondent pour décanter la situation. Il y a certes les dispositions de la Constitution à respecter scrupuleusement pour que la RCA soit un pays de droit. Mais par-dessus tout, il importe de revenir à la devise de notre pays : *unité-dignité-travail*, au principe philanthropique du père fondateur de la nation Barthélemy BOGANDA¹ : "Zo kwe zo" et aux cinq

verbes du MESAN qu'il a instaurés : nourrir, vêtir, loger, soigner et instruire. Ceux-ci constituent toute une dynamique d'actions qui relève des Centrafricains eux-mêmes avant toute aide extérieure au développement de leur pays. En effet, l'histoire nous a montré que le passage d'un moins-être à un mieux-être a toujours été endogène et non exogène. D'où la nécessité de rompre avec l'illusion de la politique de l'assistanat pour prendre nous-mêmes, avec responsabilité, les rênes de la RCA.

Nous voulons montrer, à partir de la réalité délétère de notre pays, le cœur de l'Afrique, que l'étincelle de la vie est la plus forte et que tant que subsisteront les valeurs qui rendent l'homme humain, il y a lieu de garder espoir, un espoir qui se mue en actions. Loin de vouloir faire l'économie de la réalité très alarmante de notre pays, nous pensons que son dépassement passe nécessairement par une prise de conscience des richesses que recèlent nos valeurs humaines intrinsèques.

brasser la carrière politique par souci d'émancipation des siens. Le principe "Zo kwe zo" en langue nationale sango pouvant être traduit "tout homme est une personne" ou "tout être humain est une personne" prône l'égalité de tous les hommes, nonobstant leur rang social ou la couleur de leur peau. Le Mouvement de l'Évolution Sociale de l'Afrique Noire (MESAN) a été créé par Boganda en 1949.

1. Premier Centrafricain à être ordonné prêtre le 27 mars 1938, Barthélemy BOGANDA a dû abandonner le sacerdoce pour em-



La Centrafrique : un pays inexistant

Être reconnu pour pauvre implique l'affirmation positive de l'existence de celui qui est pauvre, la pauvreté étant ici considérée comme un *accident* de la vie à combattre et non comme un *fatum* implacable. Cependant, il est assez frustrant lorsque l'on se présente comme étant de la Centrafrique que les gens écarquillent les yeux comme pour vous dire : "C'est où ça ?", "un tel pays existe ?", "Jamais entendu parler !". Nombre de Centrafricains vivant en Occident témoignent avoir déjà fait cette expérience. Pris *ex abrupto*, on s'empresse de citer comme référent un pays frontalier plus notoire que le nôtre comme le Cameroun ou le nom célebrissime de BOKASSA dans l'espoir que notre interlocuteur ait au moins eu connaissance des abus de pouvoir de cet homme politique centrafricain, surtout de sa mégalomanie qui l'a amené à se proclamer empereur sous le nom de Bokassa 1^{er} et à se faire couronner à la napoléonienne le 04 décembre 1977. Afin d'éviter tout malaise du même genre tant en nous que chez le lecteur, même si nous avons été amenés, malgré nous, à reproduire "le mode de présentation" de la République Centra-

fricaine (RCA), présentons maintenant notre pays pour lui-même.

Située au cœur du continent africain, d'une superficie de 623 000 km² et limitée au Nord par le Tchad, au Sud par la République Démocratique du Congo et le Congo, à l'Est par le Soudan et à l'Ouest par le Cameroun, avec une population de 3 981 000 habitants, selon le recensement général de la population effectué en 2002, la RCA est un pays continental et enclavé. C'est un pays de savanes et de forêts vivant davantage de la cueillette, de la chasse, de la pêche, de l'élevage et de l'agriculture où, à côté des cultures vivrières (manioc, maïs, mil), le café, le coton et le diamant constituent l'essentiel des exportations. C'est un pays pauvre et sous-développé.

Une situation socio-économique très délétère et alarmante

La République Centrafricaine depuis son indépendance le 13 août 1960 ne cesse aujourd'hui de s'enfoncer dans la pauvreté et dans la misère. C'est un pays certes potentiellement riche à cause de ses ressources minières que sont principalement l'or et le diamant. Malheureusement, sa population est victime de la faim. Il est aujourd'hui notoire que les familles centrafricaines ne mangent qu'une seule fois



par jour. L'éducation nationale, les écoles, les lycées et l'unique université publique de Bangui, l'administration, les hôpitaux ne fonctionnent qu'au ralenti, leur vie étant scandée par des grèves intermittentes. Le taux d'analphabétisme ne cesse de prendre des proportions inquiétantes tandis que le non-paiement des salaires s'élève à plus de deux ans. La conscience professionnelle et le sens du patriotisme apparaissent comme des valeurs d'une époque lointaine et révolue dans un contexte où la corruption, la prévarication, le détournement des fonds et deniers publics sont érigés en "norme et valeur morale".

Troubles militaro-politiques

À ce tableau déjà sombre s'ajoutent l'insécurité, les braquages à mains armées à Bangui. La population banguissoise appréhende la nuit où les particuliers sont obligés de veiller en quêtant impatiemment le lever du jour. Les arrestations arbitraires et exécutions sommaires sont le lot quotidien. L'arrière pays est quasi-occupé par les bandes armées de la rébellion causant des exactions, des pillages, des viols et incendiant des villages. Les populations sont obligées de trouver refuge dans la forêt et la brousse. Pour sortir de ces crises ayant atteint leur paroxysme, il a été organisé en RCA,

du 08 au 21 décembre 2008, un dialogue inclusif pour la réconciliation et la paix où étaient présents tous les belligérants et protagonistes de la crise, sous la présidence de l'ex-président Burundais le major BUYOYA, aidé dans cette entreprise par feu le président du Gabon, Omar BONGO.

La cerise sur le gâteau : le VIH/SIDA

Aujourd'hui en RCA, il n'existe aucune famille dont l'un des membres n'ait été emporté par ce fléau. À titre illustratif, écoutons le représentant résident du PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement) en République Centrafricaine Stan NKWAIN :

Comme le montrent les statistiques nationales et internationales, la RCA est le pays le plus touché par le VIH/SIDA dans la sous-région (Afrique centrale) et le dixième pays le plus touché au monde. Ces mêmes sources indiquent que la RCA occupe le 171^e rang à l'échelle mondiale à l'aune de l'Indicateur pour le Développement Humain qui s'élève à 0,355 selon le Rapport Mondial sur le Développement Humain de 2005. En outre, près de 72% des Centrafricains vivent en dessous du seuil de pauvreté, avec donc peu de moyens pour faire face à l'épidémie du VIH/SIDA. De même, la République Centrafricaine, qui sort de



plusieurs années de crises politico-militaires, ayant ruiné son économie et sa finance publique, n'est pas en mesure d'assumer, seule, le financement d'un plan stratégique national pour lutter contre le SIDA².

Et pourtant, la vie vaut la peine d'être vécue !

Eppur, si muove ! disait Galilée malgré les pressions de l'Inquisition lui demandant de se rétracter. Malgré ce tableau si sombre, obligeant les uns et les autres, dans la mesure du possible, à chercher et trouver les solutions de l'heure, surtout les jeunes qui pensent que l'avenir se trouve au-delà des océans, l'étincelle de vie continue de briller. Mon témoignage est celui d'un jeune pasteur frappé par le fait que la pauvreté, telle une bourrasque soufflant sur toutes les sphères de la société centrafricaine, n'a pas totalement érodé l'humain et les valeurs qui lui sont connexes. La pauvreté n'est pas ontologique. Le vécu de la population, à l'opposé des "grands", laisse entrevoir le fait que les valeurs humaines de la solidarité, de la compassion, de l'hospitalité ne

se sont pas étiolées. Aussi pensons-nous que les ajustements structurels, les aides bilatérales, les financements de la Banque Mondiale et du FMI ne serviront à rien tant que nos dirigeants politiques ne font pas reposer leur politique sur des valeurs sûres. C'est pourquoi nous préconisons un retour aux idéaux qui fondent nos institutions républicaines.

L'application scrupuleuse des dispositions de la Constitution, mais surtout le retour au principe de "Zo kwe zo" (tout homme est une personne humaine) formulé par le père fondateur de la nation centrafricaine se présentent en termes d'urgence. Ce principe permet de dépasser l'ethnocentrisme exclusif, le népotisme et par conséquent les intérêts égoïstes et sectaires qui débouchent sur des prévarications, des injustices, des actes de rébellion, pour ne voir que le bien-être de l'ensemble de la nation et de la patrie. Le principe de "Zo kwe zo" doit devenir le ressort de la *metanoia* de l'habitus et de la mentalité des Centrafricains.

Un vibrant hommage aux pasteurs de l'Église centrafricaine

Outre son rôle prophétique consistant à dénoncer les injustices, les souffrances dont est victime le peuple, au nom de l'homme, *route de l'Église*,

2. PNUD, *Rapport sur les impacts du VIH/SIDA en République Centrafricaine*. Voir l'avant propos dudit document sur le site web du PNUD Centrafrique <http://www.cf.undp.org/vih-imp.htm>.



l'Église de Centrafrique mène un combat acharné contre la pauvreté à travers ses divers organismes, institutions et infrastructures. Sa pastorale sociale s'inspire de la longue tradition de l'Église universelle, mais également des idéaux de Boganda. Ses centres de formation pour les "enfants de la rue" constituent un véritable paravent qui protège de la délinquance juvénile.

Il y a un cercle herméneutique indépassable entre la pauvreté d'une nation et celle de son Église. Nonobstant les quelques crises qu'elle vient de connaître, il y a lieu de rendre un vibrant hommage aux prêtres et de louer leur héroïsme. Ceux-ci ne ménagent aucun effort pour la mission évangélisatrice malgré les conditions difficiles de vie. Devenir prêtre aujourd'hui en Centrafrique est une question de vocation et non un moyen pour se hisser au-dessus du seuil de pauvreté. À quoi bon faire de longues études philosophiques et théologiques si celles-ci, loin de permettre de briger une position honorable dans la société, comme c'est le cas pour les études profanes, ressortissent à une précarité de vie ? Des honoraires de messe qui s'élèvent à 60 000 FCFA par mois, soit 92 euros, des

presbytères sans eau ni électricité, des tournées pastorales en brousse aux allures d'exploration de forêt vierge, des tacots brinquebalants comme véhicules sur des voies non carrossables, des prêtres arrêtés, bastonnés, voire tués par les coupeurs de route, ... Et pourtant la mission continue.

*

* *

Il est aujourd'hui indéniable qu'un homme qui ne rêve pas, qui n'a pas d'ambitions et d'espoir est un homme qui n'a pas d'avenir, un homme mort. Il n'y a d'histoire et de développement que des hommes. L'existence des Centrafricains n'est pas sous l'emprise d'un quelconque destin qui les condamnerait à la souffrance à perpétuité. Il n'y a de réel développement et de paix que lorsque la gestion de la *res publica* repose sur des valeurs indéniables. Certains pays de l'Afrique Noire, tel le Burkina Faso (pays des hommes intègres), l'ont déjà compris. Il incombe aux Centrafricains et aux différents pays d'Afrique de rompre avec leurs contre-valeurs pour emboîter le pas à ceux qui ont déjà une certaine longueur d'avance dans cette perspective. ■



Les talents, une parabole pour les riches ?



**Membre de la
Communauté
Mission de France,
en équipe en
Bretagne, Pierre est
formateur diocésain
et anime des
groupes divers de lecture de la Bible.**

par Pierre CHAMARD-BOIS

Lire la Bible du point de vue des pauvres

On peut entendre par là que la Bible met en valeur un point de vue des pauvres, des exclus, des faibles et qu'elle exhorte à y être attentif. Cela peut aussi sous-entendre qu'elle présente parfois d'autres points de vue (des puissants, des riches...).

Dans cet article, nous nous soumettrons à l'épreuve de la parabole des talents¹. Elle donne

1. Matthieu 25, 14-30.



lieu à des lectures variées. Par exemple, on parle, chez les économistes, du *principe Matthieu* : « Les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent ». Dans un champ plus moral, on lit souvent ce passage en assimilant les talents à des dons, naturels ou surnaturels, inégalement répartis, qu'il convient de faire fructifier, sous peine d'une condamnation sans appel. Nous allons voir que ces deux approches sont dans une même logique d'avantage donné aux riches. La conclusion du passage semble même en rajouter jusqu'à l'intolérable : « *Car à celui qui a, il sera donné, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a sera enlevé.* » L'évangile serait-il, dans ce passage, du côté des riches, alors qu'il prend le parti des pauvres à chaque page ? Non bien sûr. Mais cela dénote qu'une lecture distraite peut conduire à des interprétations diamétralement opposées à ce qui est offert à entendre. Lire l'évangile, comme toute la Bible, est exigeant ; il est dommageable qu'on confonde souvent une lecture paresseuse et une lecture naïve. Point besoin d'être grand clerc pour accéder à une lecture ouverte à la Parole. Lire la Bible comme un texte inspiré est une expérience de pauvreté, d'humilité où les idées, reçues ou savantes, conduisent souvent à des impasses.

Une lecture "économique"

Le talent est une unité de mesure de poids, comprise entre 20 et 27 kg, utilisée particulièrement pour l'or et l'argent, lit-on souvent dans des notes. Un talent a donc une valeur considérable : il représente entre 6 000 et 10 000 journées de travail² ! Voilà donc un homme qui confie à ses serviteurs l'équivalent de cinq, deux ou une vie de travail. Après un long temps, il revient et demande des comptes. Deux serviteurs ont doublé la mise, un troisième rend ce qui lui a été confié sans l'avoir fait fructifier. Ce dernier, le plus mal loti au départ, est réprimandé et éjecté dans les ténèbres extérieures. La leçon est claire, dira-t-on : les capacités de chacun³ des serviteurs sont leur aptitude à investir, à faire fructifier le capital confié ; une récompense est prévue pour les bons financiers et une condamnation pour ceux qui ont laissé dormir leur argent. L'argent est fait pour produire de l'argent. Les disciples de Jésus sont-ils appelés à devenir des *traders* ?

2. De 20 à 30 ans d'activité salariée au salaire de base de 1 denier par jour.

3. Le maître « donne à chacun selon ses capacités » (v. 14).



Une lecture plus morale

Dès les débuts de l'Église, des Pères, commentateurs infatigables des Écritures, ont proposé de voir dans ces talents des images de la grâce de Dieu, voire d'une anthropologie⁴. Cela permet de "blanchir" l'argent qui apparaît dans d'autres textes comme un maître qui exclut Dieu. Mais nous sommes encore sur le registre de la valeur : le don inégal est subordonné à une inégalité plus originelle, dont on ne voit pas bien la raison ; et les mieux lotis sont les plus privilégiés. Le texte semble faire du don des talents une sorte de test, de période d'essai. À son issue, est octroyée soit une récompense, soit un châtiment. Deux ont gagné leur « paradis », un a tout perdu. Ce dernier n'a même pas bénéficié de circonstances atténuantes

4. Saint Jérôme essaie de comprendre pourquoi l'un reçoit cinq, l'autre deux, et le troisième un seul talent. Pour lui, les cinq talents, ce sont les cinq sens : d'abord les sens corporels (la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût) puis les sens spirituels de l'âme, la connaissance des choses célestes. Les deux talents sont l'intelligence et la volonté, ou bien la foi et les œuvres, ou encore la Loi et l'Évangile. Enfin, le talent unique, c'est la raison seule. Cette lecture du type allégorique a l'avantage de ne pas réduire les trois serviteurs à de simples personnages : elle suggère à travers eux trois façons d'appréhender le comportement de tout humain. Mais elle peut nous apparaître comme une sorte de décodage gratuit.

(il aurait pu dépenser son talent et n'avoir rien pu rendre au maître).

Cette approche à partir des dons que chacun reçoit n'est pas vraiment différente de la lecture économique. Elle considère le maître comme quelqu'un d'exigeant, dur dans son jugement.

En fait, c'est la lecture que fait le dernier serviteur : « *Maître, j'ai su que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'a pas semé et amassant où tu n'a pas répandu.* » Le texte y est vu comme proposant une morale, sur le registre du donnant-donnant.

Moraliser un texte, en fait, ne permet que deux opérations : justifier un ordre établi (comme dans cette approche), ou justifier un ordre inverse de l'ordre établi – les pauvres sont enrichis et les riches appauvris – comme par exemple dans une lecture moralisante du Magnificat.

Disons-le nettement, les textes bibliques ne sont pas des textes à lire d'abord sur le registre moral. Le Père, quand il parle, ne donne pas de leçon de morale. Par contre, s'ils ont un impact dans nos existences, ils auront pour nous des conséquences sur le plan moral. Mais cela est du ressort de notre intelligence et de notre liberté.



Lire : un parcours de pauvreté au pied de la Parole

Dans un premier temps, il est intéressant d'être attentif à ce qui surprend dans le texte, ce qui bouscule les évidences.

Par exemple, l'homme, qui ne sera appelé Maître (ou Seigneur) que lors de sa venue, après un long temps d'absence, ne donne aucune consigne aux serviteurs quant à ce qu'ils doivent faire des talents donnés. De même, pour les deux premiers, on ne sait pas comment ils ont réussi à doubler la somme confiée : on dit juste du premier serviteur qu'il "travailla avec". L'a-t-il confié à des hommes de l'art, des banquiers ? Ou a-t-il lui-même fait le banquier en prêtant à intérêt ? En tout cas, la parabole ne donne aucune indication sur ce que serait un bon comportement : au contraire, il va s'appesantir sur ce qui conduit à la catastrophe.

À la fin, le maître ne reprend pas son bien aux deux premiers serviteurs mais leur laisse la totalité de ce qu'ils montrent : « *Enlevez-lui donc le talent et donnez-le à celui qui a les dix talents* ». Celui qui a reçu au départ cinq talents et qui en a désormais dix, se voit remettre l'unique talent du troisième serviteur qualifié de timoré. Est-ce pour augmen-

ter son « capital » et continuer à le faire fructifier ? Mais à quoi vont lui servir tous ces talents dans la joie du maître dans laquelle il est invité à entrer ?

Pourquoi le maître parle de *peu* là où nous est donné à comprendre des sommes considérables : « *Bien, serviteur bon et fidèle, sur peu tu étais fidèle, sur beaucoup je t'établirai.* » Sur quoi sera-t-il établi ?

Comment comprendre le reproche du troisième serviteur : « *Maître, j'ai su que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé, amassant d'où tu n'as pas répandu.* » ? Est-ce une allusion à un maître exploiteur de ses serviteurs ? Pourquoi le maître ne dément-il pas cette interprétation ? Le serviteur aurait-il vu juste sur son maître ?

Et évidemment, la conclusion, rappelons-le, heurte le (bon) sens commun : « *Car à celui qui a, il sera donné, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a sera enlevé.* » Qu'est-ce qu'on n'a pas et qui pourtant sera enlevé ? Est-ce une provocation, une plaisanterie, ou cela a-t-il une signification cachée ?

Avec de telles remarques⁵ qui ne nécessitent qu'une lecture attentive, sans connaissance particulière d'un contexte culturel ou historique, la

5. Que notre lecteur pourra compléter à loisir.



parabole devient énigmatique. Nous nous retrouvons assez démunis : notre savoir, celui des notes, notre expérience semblent de peu d'utilité devant ces questions. Lire un texte biblique fait passer par une épreuve de dépossession de nos points de repères, en particulier moraux. Où la parabole veut-elle nous amener ?

Il n'y a pas de méthode générale applicable par tout lecteur à tout texte qui garantisse qu'une parole puisse être entendue quand nous lisons la Bible comme trace de la Parole de Dieu. L'attention aux anomalies, aux éléments surprenants ou incompréhensibles, à tout ce qui cloche est particulièrement fructueuse, car cela oblige à sortir des lectures sélectives (on garde du texte ce qui nous intéresse) ou projectives (« ce qui me frappe dans ce texte... ») que nous ne manquons jamais de faire dans un premier temps. À ce stade où nous acceptons de ne pas tout comprendre, le chemin passe par une écoute humble les uns des autres, en revenant à l'élémentaire, dans l'attitude spirituelle de celui qui découvre comme une première fois le texte lu ensemble.

Nous donnerons ici des traces de ce qui est advenu dans tel ou tel groupe que nous avons accompagné.

Après avoir renoncé à interpréter les talents de la parabole comme sommes d'argent ou comme dons particuliers, il vaut mieux ne pas s'obstiner à en donner un décodage symbolique (sinon on part vers des généralités comme « c'est le don de la vie que Dieu nous fait » où reste entier la question de l'inégalité des capacités). Si le texte ne dit rien de ce qu'ils symbolisent, ni comment ils produisent, c'est que la question n'est pas d'abord là. La parabole développe surtout le cas du troisième serviteur où il est facile de reconnaître que sa façon de voir est très proche de nos lectures économiques ou morales évoquées ci-dessus.

La logique du troisième serviteur est reprise par le maître qui entre dans son point de vue pour lui mettre sous le nez ses contradictions : « *Mauvais serviteur et timoré, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et j'amasse d'où je n'ai pas répandu. Il fallait donc que tu jettes mon argent chez les banquiers et moi, à ma venue, j'aurais recouvré ce qui est à moi avec un intérêt.* » Ce serviteur considère son maître comme un patron exigeant. Pour lui, l'argent reçu ne lui appartient pas : ce n'est pas un don, c'est un dépôt d'argent. Rentrant dans sa perspective, le maître montre que ce serviteur n'a pas eu un comportement cohérent avec ce qu'il dit.



Il aurait dû traiter l'argent comme une semence et en être le semeur auprès des banquiers⁶.

À ce point de la lecture, on peut remarquer l'importance de cette comparaison avec la semence/moisson ou la dispersion/rassemblement. Elle résonne peut-être pour le lecteur avec une parole entendue ailleurs « *Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.* » (Jean 12, 24) Jésus utilise cette métaphore pour parler de sa propre vie donnée pour que les humains entrent dans la vie divine, comme il parle de son sang répandu pour qu'ils soient rassemblés en un seul corps. Du coup, on peut relire le début de la parabole d'un point de vue complètement différent. « *C'est comme un homme qui, partant en voyage, appela ses propres serviteurs et leur remit ses biens.* » **Cet homme ne donnerait-il pas sa propre vie** sous la figure des talents ? « *Après un long temps, vient le Seigneur de ces serviteurs et il prend parole⁸ avec*

eux. » Le voyage évoquerait alors le passage de Jésus par la mort et son départ. La seconde partie de la parabole fait penser alors à la venue de ce Fils de l'Homme, nommé ici Seigneur, en vue de la révélation de la vérité de chacun⁹. Le troisième serviteur a enterré son maître. Les deux autres ont communiqué à sa vie ; c'est pourquoi ils sont invités à entrer dans la joie de leur Seigneur. Par eux, la vie offerte ne s'est pas perdue mais a porté du fruit. Ce qu'ils ont reçu de cette vie donnée a permis que la vie de chacun d'eux fructifie à la mesure de la vie qu'ils ont accueillie en eux. Cela nous permet d'entendre dans les talents quelque chose comme une vie donnée, effectivement reçue. Elle n'est pas la même selon chacun : elle dépend de la confiance, de la foi, que nous mettons dans cette vie. Mais cette "inégalité" n'a pas d'importance puisque les deux premiers serviteurs se retrouvent à "égalité" dans la joie du seigneur. Par contre, l'absence totale de confiance est rédhibitoire : le refus de la vie offerte conduit aux ténèbres et à l'aveuglement¹⁰, là où ce qui est dit apparaît pour

6. Le texte dit mot à mot qu'il aurait dû jeter l'argent aux banquiers, comme on jette le grain quand on sème.

7. Et non « revient » comme on le lit souvent. L'évangile ne parle pas du retour de Jésus, mais de son advenue comme Fils de l'Homme.

8. Plutôt que « demande des comptes ».

9. L'évangile nomme cela le jugement. Mais il convient de le prendre dans le sens où la vérité est dévoilée plutôt que dans celui d'une condamnation.

10. Le troisième serviteur prétendait savoir qui était son maître.



ce que c'est, des grincements de dent qui n'articulent aucune parole. « *Et le serviteur inutile, jetez-le dans la ténèbre au-dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dent.* »

Le talent enterré n'est pas perdu. Le Seigneur ne le reprend pas. Il est confié à celui qui a le plus engagé sa vie dans l'accueil du don. Ainsi, il ne restera pas seul.

« *À celui qui a, il sera donné et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a sera enlevé.* » Ici, *avoir* ne signifie pas posséder, mais accueillir ce qui se donne. C'est ce qu'on dit quand on dit qu'on a la foi : on ne la possède pas. Elle est l'accueil de Celui qui s'offre. Dieu vient auprès des humains comme un mendiant. S'il

trouve porte définitivement close, il n'entrera pas par effraction.

Cette parabole, comme toutes les paraboles d'ailleurs, comporte des leurres (les talents ici) qui sont là pour nous accrocher, nous rejoindre là où nous en sommes. Mais elle ne nous laisse pas indemne car elle offre la possibilité d'entendre une parole là où nous mettions des idées ou des valeurs. Une parole qui, nous mettant à nu, fait de nous des mendiants aptes à accueillir Celui qui s'est dépouillé à l'extrême pour nous rejoindre.

La question n'est plus alors de lire la Bible d'un point de vue imaginé des pauvres, mais de lire en pauvres les traces de la Parole inscrites dans les Écritures. ■

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Depuis Juillet 2009)

Jean-Claude GUILLEBAUD	<i>La confusion des valeurs</i>	Desclée de Brouwer
Jean-Marie SWERRY, avec Christian BIOT, Monique CHOMEL, Pierre de GIVENCHY et Jean PEYCELON	<i>Transmettre la foi, est-ce possible ? Histoire de l'aumônerie catéchuménale 1971-1997</i>	Signes des Temps (Karthala)
Sous la direction de Geneviève Médevielle	<i>Les fins dernières</i>	Desclée de Brouwer



Pas d'exclus au banquet de la Parole



Prêtre dans les quartiers populaires de Lille, en mission ouvrière, Maxime est responsable de la formation des candidats au diaconat permanent pour la province de Lille-Arras-Cambrai. Il est l'auteur de *Nouveaux chemins d'Évangile* paru en 2005 (Éd de l'Atelier).

par Maxime LEROY

Accueillons une nouvelle fois l'incroyable fécondité de la parabole des invités au festin, telle que nous la rapporte l'évangile de Matthieu au chapitre 22. Et laissons-nous interroger par la puissante et pressante invitation du maître du festin : « *Allez donc aux places d'où partent les chemins et convoquez à la noce tous ceux que vous trouverez !* » (v. 9)

L'appel est sans ambiguïté. Les destinataires officiels du festin se sont dérobes, voilà qu'entrent en scène les destinataires « ordinaires » du festin des noces : *tous ceux que vous trouverez !* Mais



ceux-ci ne pourront se sentir concernés par l'invitation que si les messagers se rendent sur les lieux d'où partent **leurs** chemins d'humanité. C'est-à-dire sur les lieux de leurs désirs. Encore faut-il que les messagers **prennent la peine** de s'y rendre. Et donc de changer de « point de vue » et de changer de « méthode », au sens du chemin que l'on parcourt ensemble (meta-odos).

La révolution évangélique

Il s'agit donc d'abord de nous rendre sur **les lieux d'où partent les chemins d'humanité**. Il s'agit ici des lieux et des chemins par lesquels peut émerger – au creux des situations d'exploitation et de violence – une humanité digne de ce nom : chemins de lutte et de tendresse, de bienveillance et de paix. Voilà la révolution copernicienne à laquelle doivent consentir les disciples du Christ pour que l'Évangile devienne réellement « bonne nouvelle » pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui. Et cela sera toujours un combat.

Ce retournement est à vivre dans *toutes les nations*, mais d'une manière bien plus pressante en-

core, « sur les lignes de fractures » **entre** les nations et **au sein** des nations elles-mêmes. La conversion fondamentale ici évoquée est particulièrement requise de tous ceux et de toutes celles qui se trouvent engagés avec les exploités, les exclus, les oubliés de notre société marchande. Sans cesse, il leur faut raviver le feu évangélique dont nous ont nourris les théologies de la libération par exemple et, antérieurement encore, la naissance de la JOC. L'une et l'autre, pour leur part et en leur temps, ont actualisé la force et la folie inouïe de l'Évangile. C'est *à partir de la victime* que doit être envisagée désormais la nouvelle relation des hommes entre eux et des hommes avec Dieu. Nés dans des contextes différents, ces deux dynamismes apostoliques partagent la même conception de la personne opprimée, reconnue comme sujet de sa propre libération. Je garde constamment en mémoire cette apostrophe d'un vieux militant ouvrier de Roubaix : « *L'Église a toujours aimé les pauvres, sauf quand ils ont eu l'idée de se révolter contre leurs oppresseurs !* ». C'était là le vrai défi à relever. Ils l'ont fait !

Trop souvent le discours chrétien parle de *l'option prioritaire pour les pauvres*, comme si ce choix concernait uniquement ceux qui ont la



connaissance, les moyens et le pouvoir de « faire quelque chose ». Ainsi conçue, cette option prioritaire écarte du jeu les principaux intéressés : les pauvres eux-mêmes ! Elle les maintient dans une situation d'êtres mineurs, objets d'étude ou de sollicitude, sans leur permettre de devenir eux-mêmes les sujets de leur histoire et les auteurs de leur propre libération. Cette attitude, proprement paternaliste, se cache parfois derrière les intentions les plus nobles. Elle requiert donc toute notre vigilance. Si on parle d'espérance sans partir du point de vue de *celui qui est par terre et qui tente de se relever...* alors il n'y aura d'espérance pour personne. Voilà le malentendu qui empoisonne toutes les relations sociales, dans les quartiers, les associations, les partis politiques et donc aussi, dans l'Église.

L'expérience qui m'est donnée de vivre dans les quartiers populaires de Lille a fini par me rendre allergique à toute une phraséologie, familière des milieux ecclésiastiques, concernant les pauvres et la « priorité » qu'il faudrait leur accorder. Ceux qu'on appelle « les pauvres » seraient-ils à ce point extérieurs à l'Église ? Dans le dynamisme de l'ACO tel que je le vis dans les quartiers de Wazemmes, Moulins ou Lille Sud, les pauvres sont acteurs de leur vie et auteurs de leur propre parole de foi « *tout*

comme nous » (Actes 10, 47) ! Nous ne sommes pas qualifiés pour dire à leur place comment ils prendront part à la lutte pour la dignité humaine ou au vivre ensemble ecclésial. Qui sommes-nous pour prétendre connaître d'avance les désirs profonds de ceux à qui s'adresse l'Évangile ? Or les désirs sont les moteurs principaux de l'action et de la rencontre de l'autre, comme de Dieu. Lorsque les moyens leur en sont donnés, ceux que l'on appelle « les pauvres » savent déployer, dans ces domaines, des trésors de créativité inouïs.

La Bonne nouvelle à l'œuvre...

Dans un paysage complètement bouleversé par l'éclatement de la société et l'éparpillement des individus, des hommes et des femmes rompent la **solitude** proprement infernale dans laquelle la machine économique les a rejetés. Ce sont les oubliés des émissions de télé et des sacro-saints sondages. Martine, Lolo, Brigitte, Jean, Serge et les autres... sont des vivants. Au creux de la galère quotidienne, ils sont capables de rassembler leurs maigres frigos pour partager un « ragoût de fauchés », de s'unir avec le syndicat de quartier pour l'amélioration de



leur cadre de vie, de s'épauler mutuellement pour trouver quelques heures de travail... et de s'éclater dans la réalisation d'une pièce de théâtre dans laquelle ils savent mettre en scène, avec humour et dérision, leurs conditions quotidiennes d'existence. Ce sont **des résistants**.

Inutile de chercher parmi eux, des communautés ecclésiales *modèles*, de celles qui réunissent toutes les conditions pour en mériter le nom et qui répondent à toutes les exigences des manuels d'ecclésiologie... Ici, vous ne trouverez que les « figures libres ». On oublie trop souvent qu'il en va de l'Église comme du patinage artistique : si nous y trouvons de belles figures imposées... il y a place également pour beaucoup de figures libres. Parfois éphémères, parfois durables, parfois en révolte, parfois en fête... toutes sont des lieux de bienveillance où des solitudes, des désespoirs, des cris et de doux murmures trouvent la reconnaissance d'une accueillante altérité. Des lieux où l'on s'entre-tient, où l'on se tient debout mutuellement ensemble pour devenir une humanité nouvelle. Il y a des jours où la parole de Paul aux Corinthiens devient réalité : *Un monde ancien s'en est allé, un nouveau monde est déjà né.* (2^e Co. 5, 17).

Le parcours de la Parole...

Elles sont une dizaine de femmes seules, mamans d'enfants petits et grands. Leur espace de rencontre habituel, c'est *le banc* placé au pied de leur immeuble : là se distillent la vie quotidienne, les petits drames et les éclats de rire... Mais une fois par mois – et c'est sacré – le dimanche après midi, elles se retrouvent pour un temps de partage de la vie et de l'évangile. Quelques-unes avaient rencontré, dans leur jeunesse, la JOC et en avaient gardé un goût de bonheur. Elles n'ont pas eu de mal à convaincre leurs amies de créer une équipe d'ACO. Peu familières des églises, c'est dans ces rencontres qu'elles découvrent, au fil du temps, les textes d'évangile. Elles le font avec étonnement, ravissement, avec stupéfaction quelquefois.

Ce jour-là, la liturgie proposait le texte de la Samaritaine, au chapitre 4 de l'évangile de Jean. « *Bienvenue au club* » s'écrient-elles d'une seule voix lorsque la femme déclare ne pas avoir de mari ! Derrière la boutade, il faut savoir discerner leur manière si originale de s'impliquer dans le récit évangélique. Et c'est toujours comme cela : le



plus sérieux et le plus « sacré » dans le plus banal et le plus humain. Au terme d'un partage fabuleux dont je vous passe les détails, je leur demandais ce que cette lecture de l'évangile leur apportait. C'est Lolo qui prend la parole : « *Chaque fois que nous venons ici le dimanche après midi, Jésus est là qui nous attend sur la margelle du puits. Et chaque fois, nous repartons avec l'eau vive !* »

Une autre fois, nous avons choisi d'ouvrir les paraboles du Royaume, celles que l'on distille tout au long des célébrations dominicales de l'été... mais qu'elles n'ont guère l'occasion d'entendre et pour cause. Ce fut un grand moment. Chacune était invitée à choisir une des paraboles de Jésus et à en poursuivre le récit. En effet, les paraboles de Jésus sont des histoires inachevées et ne comportent aucune conclusion morale, contrairement à ce que l'on peut croire quelquefois. Le résultat fut surprenant... chacune s'impliquant personnellement dans la parabole en y insérant son propre récit de vie. Lorsque nous nous sommes posés la question de savoir pourquoi Jésus parlait en parabole, c'est Hélène, la plus jeune, qui a déclaré le plus naturellement du monde : « *Parce que Jésus ne dit jamais ce qu'il faut faire. Simplement il nous*

ouvre des portes et il nous dit : Vas-y, fais ton chemin et je marche avec toi ! »

Mais sans aucun doute, l'expérience la plus significative est celle qui réunit régulièrement une trentaine de personnes le dimanche matin pour un temps fort de partage et de célébration autour de la Parole. Ce sont des moments forts, réguliers, où l'on prend le temps de « tricoter » trois démarches complémentaires. Faire émerger les questions vitales : celles qui nous font vivre ou nous restent en travers de la gorge, celles qui nous font crier notre révolte ou exploser de joie, celles qui nous font lutter et créer de nouveaux chemins de solidarité. Nous essayons simplement d'essayer de les formuler chacun avec les mots de nos vies, de les comprendre et de discerner ensemble des ouvertures pour l'action. Alors nous ouvrons le Livre pour accueillir une Parole qui ne vient pas de nous et qui nous est donnée comme une confiance à l'œuvre. Enfin, avec tous ceux qui le désirent, nous célébrons celui qui s'est adressé à nous par le don de sa propre vie¹.

1. Pour plus de précisions sur cette expérience des *dimanches de la rue des Meuniers*, se référer au livre : *Nouveaux chemins d'Évangile – Le récit et la Parole en Milieux populaires*. Maxime Leroy – Éditions de l'Atelier, 2005.



La vie comme une rencontre bouleversante...

Sur les lieux mêmes d'où partent les chemins d'humanité, nous avons ouvert des espaces où la Parole de Dieu croise les récits des hommes et singulièrement des plus « oubliés » parmi eux. Ce que nous pouvons constater, au fil du temps, c'est que – telle une immense parabole – la lecture de l'Écriture met en présence de quelqu'un : la personne du Christ. Lire ensemble devient alors l'expérience d'une rencontre vitale. Il est clair que pour Lolo et ses compagnes, Jésus est devenu quelqu'un et quelqu'un d'unique, au fil des rencontres et de leur découverte des récits évangéliques. C'est le fruit d'années de « fréquentations » de celui qui est venu *converser avec elles comme avec des amies*².

C'est une rencontre bouleversante dans un double sens. D'abord parce qu'elle met en présence

d'un visage inattendu et bouleversant de Dieu : visage le plus humain qui soit, visage de Dieu dans la résurrection du crucifié « oublié » et pourtant si proche. Bouleversante aussi parce que cette rencontre, au fil du temps, en vient à bouleverser des vies qui se croyaient « de trop », inutiles, exclues du jeu. La « matrice » de la lecture de l'Écriture est la même que celle qui permet de « relire » la vie. Celle du « voir-juger-agir », pour reprendre une formulation qui peut être conjuguée de multiples façons, mais qui reste, en milieu populaire, le plus puissant révélateur des potentialités qui existent dans les individus lorsqu'ils se risquent dans la rencontre de l'autre. « *Jésus parle en paraboles pour nous ouvrir des portes* » disait Hélène. Cette « parole-rencontre » fait sauter les sceaux intérieurs et extérieurs. Les verrous imposés par la société comme les plus intimes, laissés par les blessures des histoires personnelles. C'est une rencontre bouleversante car libératrice du plus humain de l'homme et du visage humain de Dieu. ■

2. Constitution dogmatique sur la Révélation (Dei Verbum) n° 2 – Concile Vatican II.



Deux ou trois choses que j'ai apprises d'eux...



Prêtre de la Mission de France, Serge travaille en qualité de psychologue à la Maison d'Arrêt de Varcès en Isère.

Pendant des années, il a accueilli dans l'appartement du "120" des familles en difficulté.

par Serge BAQUÉ

Nous sommes tous des précaires !

Je garde un souvenir très fort d' Ismahène, une jeune adolescente hébergée chez moi un long temps avec son frère et sa mère demandeur d'asile, et qui au moment de partir, me dit, pleine de sollicitude : « *Serge, qu'est-ce que tu vas devenir sans nous ?* ». Surprise ! j'aurais plutôt imaginé l'inverse ! mais finalement, elle avait vu juste. Aimer nous conduit tôt ou tard à renoncer à la position classique du missionnaire, la position « haute » ! Toute vraie rencontre



est une vulnérabilité approchant une autre vulnérabilité. Ainsi, nous avons tort de faire des précaires une catégorie à part (cela nous rassure, nous nous disons que nous sommes dans le bon camp !). La vérité, c'est que nous sommes tous des précaires (même si certains sont plus précaires que d'autres, c'est sûr), car personne ne possède la vie ni l'amour : nous les recevons des autres. Il est significatif que le mot précaire (precarius : fragile, qui ne tient pas debout tout seul) soit à l'origine du mot prière, c'est-à-dire qui en appelle à un autre pour vivre. Le cri, quand il est adressé à un autre, est déjà une prière. Tout particulièrement à sa naissance, l'être humain se trouve dans cet état de fragilité-dépendance qui le conduit à en appeler à un autre pour vivre. La réponse à cet appel forme la base du pacte humain et notre identité se constitue sur ce fond. Si cette fragilité-dépendance n'a pas été étayée de manière suffisante et ajustée au fil de la croissance, elle laisse blessures ou détresse dans le psychisme. Plus tard, toute relation d'aide viendra (plus ou moins) réactiver, chez celui qui aide comme chez celui qui est aidé, cette histoire relationnelle précoce avec ses heurs et ses malheurs. Voilà pourquoi

nous sommes si affectivement impliqués (voir englués) dans certaines relations d'aide. Une journaliste algérienne écrivant un article sur mon travail en Algérie auprès des familles victimes du terrorisme, m'avait présenté comme « *Coordinateur du volet sentimental en Algérie* » au lieu de « *coordinateur du volet santé mentale !* » Méconnaissance totale de son sujet ou lapsus révélateur !!!? Car il est vrai que je suis touché depuis toujours par ceux qui sont au bord, au bord de la route, au bord des larmes, au bord du gouffre. C'est d'ailleurs moins une affaire de cœur qu'une affaire d'entrailles. En tout cas, c'est ainsi que la Bible en parle à propos de Jésus. « *Jésus vit la foule sans berger et il fut pris aux entrailles* ». (Mathieu 14, 14). Il est remarquable que cette vocation de bon berger, dont Jésus fera plus tard la théorie (Jean 10, 11-18), se noue là dans une expérience personnelle bouleversante. Pour Jésus aussi, la vocation de sauveur, c'est d'abord une affaire de tripes ! Dans la Bible, les entrailles sont le lieu où l'autre me parle et m'interpelle (cf. l'épisode du bon samaritain, Luc 10, 15). Écouter ses tripes est bien autre chose que se regarder le nombril ! Elles sont le lieu où se joue une possible



identification avec l'autre en détresse. L'autre devient un prochain.

La solidarité des ébranlés

De même que la faim fait sortir le loup du bois, la précarité fait sortir l'homme de son « moi », le poussant à se tourner vers les autres comme vers une chance. De toutes ces femmes maghrébines qui ont habité chez moi, j'ai reçu sur ce point quelques leçons ! Par exemple, je me souviens que leur usage intensif de ma machine à laver m'avait contraint à leur en interdire un moment l'usage. J'attendais des protestations, peut-être aussi, devant une telle fermeté, des promesses d'amendement ! Pas du tout ! Très naturellement, elles sont allées frapper aux portes des voisins en demandant asile pour leur linge ! Et ça a marché ! Elles m'ont même ainsi permis d'entrer en relation avec de nouveaux voisins ! Heureux les précaires... lorsqu'ils peuvent assumer leur précarité et trouver auprès des autres l'étayage nécessaire ! Le problème est moins notre précarité que l'abandon et l'exclusion dont certains sont victimes. Toutes les situations d'exclusion sont

autant de « *coups de canif* » dans ce pacte qui fonde une société humaine (et que Patochka appelle joliment « *la solidarité des ébranlés* ».) Et compte tenu de notre humaine et donc incurable précarité, certaines exclusions sont un meurtre (au moins) symbolique de l'autre.

« Le vrai drame des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié. »

En arrivant à Grenoble, au « 120 » (galerie de l'arlequin) à la Villeneuve, je me suis engagé dans une petite responsabilité de soutien scolaire. J'y ai fait la connaissance de Walid qui arrivait du bled et était visiblement très perturbé. Il m'a présenté sa maman qui ne parlait pratiquement pas un mot de français et ne sortait jamais par crainte de la police. Par elle, j'ai fait la connaissance de sa soeur qui m'a présenté Fatia et ses trois enfants vivant à l'hôtel dans une seule pièce et sans possibilité de faire la cuisine. Cela a été pour moi une « *honte de choc* ». Puis il y a eu Sumia et ses enfants qui se sont retrouvés à la rue.... Au bout de deux ans, le nombre croissant de ces familles en grande difficulté nous a conduits



avec Chantal Pot¹ à créer une association : « l'Association Accueil au 120 ». « *J'avais faim et VOUS m'avez donné à manger* ». Ce « *vous* » me paraît fondamental. Nul n'a les moyens, tout seul, de « *nourrir* » un autre. L'accompagnement de familles en grandes difficultés suppose un minimum d'organisation, de moyens, y compris financiers et une pluralité de compétences qui ne peuvent être le fait d'un seul ! D'autre part, il est précieux dans ces situations affectivement très investies de pouvoir se penser dans nos relations avec l'autre. Si les tripes parlent fort, elles ne parlent pas toujours juste ! La vraie solidarité ne s'approprie pas, n'enchaîne pas... Si l'autre est un prochain, n'oublions jamais que le prochain est aussi un autre !

Cinq ans après, ce sont plus de 25 familles (et 45 enfants du quartier ou de familles demandeurs d'asile) qui, par le biais d'un hébergement, d'une activité, de sorties, ont été en lien régulier avec le « 120 ». Mais nous avons toujours veillé à envisager nos solidarités, c'est-à-dire à leur don-

ner un visage. « *Le vrai drame des pauvres, c'est que personne n'a besoin de leur amitié* » confiait au Père Joseph Wresinski (fondateur d'ATD Quart Monde) un habitant du bidonville de Noisy-le-Grand. Au-delà du faire, c'est le lien offert qui est premier. Sumia l'a exprimé avec une forte émotion en apprenant mon départ « *On était dans la merde et tu as fait tout pour nous. Aujourd'hui, on est à l'aise, on a les papiers, l'appartement. Mais on a toujours besoin de toi. Tu es le premier qui nous a regardés. Et les enfants, c'est pareil, les activités, c'est pas pour ça qu'ils viennent. La vérité, c'est qu'ils sont trop attachés de toi. Si on vient, c'est pour toi, pour ta présence.* » Comment mieux dire que le vrai cadeau, le vrai présent, c'est la présence ?

« La deuxième Férouz... »

Quand je travaillais auprès des malades du Sida, un infirmier avait eu cette réflexion : « *ici, les combattants sont des cons toujours battus* ». Si notre objectif premier est de changer les gens et les situations d'un coup de baguette magique, nous serons vite de cette race de combattants ! Ceux dont nous nous rendons solidaires ne sont pas parfaits, il faut même reconnaître qu'ils sont

1. Chantal Pot habite le quartier de la Villeneuve depuis 20 ans. Elle a été permanente du Mouvement ATD Quart-Monde. Elle fait aussi partie de la Communauté Chrétienne de la Villeneuve. Elle a été une infatigable alliée dans cette aventure.



quelquefois indéfendables et ils ne changent pas vite ! (et nous non plus, d'ailleurs !) Les autres ne changent pas vite et les situations encore moins ! Alors peut venir le « *À quoi sers-je ?* » et/ou « *qu'est-ce qu'il fout celui-là ?* ». Car, lorsqu'on n'arrive pas à aider l'autre, on devient agressif. On finit par lui en vouloir de ne pas vous renvoyer une image de nous-même tout puissant. Là encore, ce sont ceux que nous accompagnons qui nous donnent le sens profond de notre accompagnement. Après le troisième refus du Tribunal Administratif à sa demande d'asile, l'expulsion de Férouz et de son fils semblait inévitable. J'étais découragé. Et Férouz m'explique : « *Même si je rentre en Algérie, ce n'est pas perdu. Car c'est la deuxième Férouz qui va rentrer en Algérie ! Ici, j'ai rencontré des gens qui m'ont appris ma dignité* ». Quand il m'arrive encore de me demander « *À quoi Serge ?* », je repense souvent à cette deuxième Férouz... La grande majorité des familles demandeurs d'asile que nous avons accompagnées ont finalement obtenu des papiers. Elles ont trouvé un logement, du travail. Quel chemin parcouru ! Mais cette réussite ne doit pas en cacher une autre : « *J'ai compris ma dignité.* »

Longtemps, mais pas tout le temps, même si c'est pour toujours...

Ce type d'accompagnement ne peut se construire que dans une temporalité lente. Si vous n'êtes pas prêts à rester 10 ans, laissez tomber ! Car on peut accélérer le débit des informations sur internet, accélérer la cuisson des plats surgelés, mais pour créer des liens, tisser une histoire, cela prend toujours autant de temps, en particulier avec ceux qui sont marqués par une grande fragilité et des ruptures nombreuses. Ce sont des histoires parfois pleines de bruits et de fureurs, mais où l'on peut faire l'expérience d'une relation qui résiste aux attaques, aux tribulations, aux conflits, aux séparations, aux mouvements d'idéalisation, puis de désillusion. Ce sont des histoires saintes, riches aussi de complicité, de confiance et de tendresse. Parti en ville avec Amine pour faire réparer mon ordinateur, je finis par trouver le magasin, mais il est fermé. Je dis à Amine « *Pas de chance, on a perdu notre temps* » et lui, étonné, me répond : « *Moi, quand je suis avec toi, je ne perds jamais mon temps* ».



Mais accompagner longtemps ne signifie pas tout le temps, même si c'est pour toujours ! « *Serge, qu'est-ce que tu vas devenir sans nous ?* » Mais je ne serai jamais sans toi, Ismahène ! je ne serai jamais sans vous, compagnons du 120. Car dans notre indépassable précarité, à cela nous avons reconnu l'amour : même séparés, nous ne sommes jamais plus les uns sans les autres.

« Cela coûte toujours moins cher que d'élire un nouveau pape ! »

Jean-Paul II à qui certains reprochaient d'avoir fait construire une piscine privée au Vatican, répondit : « *Ça coûte toujours moins cher que d'élire un nouveau pape !* » Prendre soin de soi non seulement n'est pas égoïste, mais permet beaucoup d'économies ! C'est aussi la première chose que les autres vous demandent ! À la prison, en début d'entretien, le détenu qui me lance « *Monsieur Baqué, comment ça va aujourd'hui ?* », ne sacrifie pas seulement à la politesse, il « prend la température » pour savoir ce qu'il pourra déposer ce jour-là auprès de son thérapeute. Ceux que nous accompagnons

ont besoin que nous gardions notre capacité à accueillir, résister et créer. À un moment particulièrement compliqué d'une certaine cohabitation, le petit Mohamed m'a dit un soir : « *Serge, tu es très gentil avec nous, mais pourquoi tu as toujours l'air en colère ?* ». J'ai pris alors la décision de me réserver au moins une soirée par semaine et donc de mettre tout le monde à la porte du dimanche soir jusqu'au lundi matin. « *Parce que je le vauds bien !* » Et tout le monde y a trouvé son compte. « *Serge, tu en fais trop !* » je sais, mais toi, mon frère, es-tu sûr d'en faire assez ? La difficulté sera toujours de discerner entre ce qu'il faut lâcher et ce qu'il faut tenir « jusqu'au sang », car tout amour est consécration. Après avoir été pris aux entrailles par la foule sans berger, Jésus nourrit la foule avec le pain multiplié. En arrière fond, se dessine un autre repas avec un autre pain. « *Ceci est mon corps. Prenez et mangez-en tous* ». Nora, invitée à la célébration des vœux définitifs d'une religieuse de notre quartier, avait été impressionnée par le geste de la prosternation. Elle me dit le lendemain « *Serge, tu pourrais vivre tranquillement ; alors pourquoi tu es avec nous, pourquoi tu prends nos soucis, tu penses à nos en-*



fants ? Hier, j'ai compris. C'est parce que toi aussi, un jour tu t'es allongé ».

Dieu ne roule pas en Ferrari

Nous sommes tous des précaires et Dieu à notre image est un précaire lui aussi. (Alors que nous ne cessons de projeter sur Lui nos désirs infantiles de toute puissance. Comme l'a écrit si justement l'un d'entre nous : « *Dieu n'est pas ce que nous croyons !* »). Trinité rime bien avec précarité : Dieu, par essence, ne tient pas debout tout seul ! Et ce « *j'ai soif* », qui est l'une des dernières paroles de Jésus, est signifiant d'un Dieu pauvre qui en appelle aux hommes pour vivre. Mais Dieu est un précaire qui, à la différence de la plupart des humains, assume parfaitement sa précarité car il ne met pas son identité ni sa valeur dans la puissance ni la domination. Je constate que beaucoup d'enfants et de jeunes du quartier sont, eux, dans l'impossibilité d'assumer leur précarité. Ils sont narcissiquement si fragiles que toute limitation de puissance est vécue comme insupportable (vis-à-vis de soi et plus encore vis-à-vis du groupe). Fonctionnant sur le modèle fort/faible, ils ne peuvent pas s'autoriser

à aborder l'autre avec leurs manques. Lorsqu'ils poussent la porte du 120, il leur faut du temps et un climat de grande sécurité affective pour pouvoir dire enfin à quelqu'un « *j'ai peur* », « *j'ai mal* » ou « *je tiens à toi* » sans se mettre au rang de « tapettes ». Quelle ouverture lorsque le paraître n'étouffe plus l'être en quête d'une authentique relation humaine ! Il est essentiel d'offrir à ces jeunes de tels espaces dans nos quartiers. Un dimanche, en début d'après-midi, comme de coutume, je sors du parking avec ma vieille "Espace" pour une sortie. À bord, sept enfants dont un « nouveau ». Tout à coup, je le vois plonger sous le siège ! Interrogé, il m'explique qu'il ne veut pas que ses copains le voient dans cette voiture pourrie. « *Moi, mon frère, il a une Ferrari rouge !* » me lance-t-il ! Je lui demande « *Dans une Ferrari rouge, combien d'enfants et combien de luges ?* » À la qualité du silence qui a suivi, il me semble que quelque chose a été entendu. Dieu, lui non plus, ne circule pas solitaire et intouchable dans une Ferrari (rouge ou jaune) pour écraser de sa supériorité les misérables humains que nous sommes. Il nous ouvre son Espace, un espace de rencontres fait de précarité consentie, de partage et d'entraide. Ensemble, c'est tout !



Une bouleversante précaréternité

Être avec les marginaux nous marginalise nous aussi (comme à la prison, le travail avec les pointeurs – les auteurs d'agressions sexuelles – nous désigne comme pointus.) Dans cette aventure du « 120 », je me suis sans doute laissé marginaliser et j'ai expérimenté au sein de la Communauté Mission de France ma propre précarité. Je suis un précaire dont la prière n'a pas été entendue (et peu importe à qui la faute). Mais le plus douloureux n'est pas là : je n'ai pas

su faire entendre la voix des précaires auprès de ceux qui m'y avaient envoyés. La conséquence, est un départ un peu prématuré de Grenoble avec sans doute l'arrêt du « 120 »... C'est une blessure. Mais Saint Jean nous rapporte cette scène : peu après Pâques, Jésus apparaît à ses disciples et leur montre ses mains et son côté transpercé, *«et les disciples furent remplis de joie en voyant ses mains et son côté»* (Jean 20, 22). Comme les disciples, de nos blessures nous pouvons aussi nous réjouir, car le ressuscité est aussi le crucifié, dans sa bouleversante précaréternité. ■

AMÉRIQUE LATINE

Témoignage de Gustavo Gutiérrez* au Forum Social Mondial de Porto Alegre

En premier lieu, salut à tant de vieux amis et aussi aux nouveaux de ces jours-ci et à toute la réserve d'amis que je ne connais pas encore.

Je voudrais dire en premier lieu qu'un témoignage n'est pas quelque chose de purement personnel ou individuel. En tout cas, les choses les plus intenses que j'ai vécues, je les ai toujours vécues avec d'autres personnes, naturellement avec mon entourage immédiat dans mon pays, au Pérou, mais aussi avec beaucoup d'amis d'Amérique latine. En conséquence, quand je fais allusion à des moments personnels, je ne manque pas de mettre l'accent sur une certaine – appelons-la ainsi – aventure collective menée avec beaucoup d'amis qui ont enrichi ma vie et avec lesquels nous avons essayé de faire ensemble quelque chose. Je crois que parler de groupe d'amis, c'est nous rappeler notre dimension sociale, et j'aimerais la prendre beaucoup en compte dans les quelques réflexions que je vais présenter.

Cette dimension sociale nous fait donc vivre dans des processus sociaux et historiques et cela est pour moi très important depuis le début. La réflexion sur la foi que nous avons essayée de faire en Amérique latine et qui, comme vous le savez, est très liée à la vie de tous les jours, je crois qu'elle vient vraiment de ces processus sociaux et historiques. Durant mes années d'études universitaires, j'étudiais la médecine, j'ai

Devant plusieurs milliers de personnes, au cours du Forum social mondial tenu à Porto Alegre au début de cette année, le P. Gustavo Gutiérrez a donné un témoignage sur le contexte historique et l'oeuvre accomplie au sein du courant de la théologie de la libération, dont il fut le pionnier. Il en indique les coordonnées majeures, toujours soucieux de l'impact actuel d'une réflexion dont les pauvres sont l'axe central.

* Texte traduit et mis en ligne par DIAL (Diffusion d'information sur l'Amérique latine) D 2645, 1^{er} juin 2003. <http://www.alterinfos.org/spip.php?article1206>

beaucoup participé à la vie politique universitaire et avec une certaine militance chrétienne, et tout cela m'a fait ressentir en un moment donné que la réflexion sur la foi était importante, sur la foi, sur ma propre vie et ma pratique. C'est ce que je voudrais partager avec vous.

Ce que nous appelons théologie, et qui est une parole sur Dieu, part historiquement de la vie quotidienne, de la pratique historique des chrétiens et des non-chrétiens. C'est dans la vie quotidienne qu'en premier lieu on reçoit les questions et les défis qui interrogent la portée et le sens de la foi chrétienne. La réflexion vient donc après. C'est le fameux : « d'abord vivre, ensuite penser » ou philosopher, selon l'expression classique. Seuls ceux qui sont insérés dans la pratique peuvent penser et réfléchir théologiquement ; la théologie se situe à l'intersection de la foi chrétienne avec la pensée, la culture, des sentiments, des attitudes des personnes à un moment historique déterminé.

En troisième lieu, la théologie doit toujours être une herméneutique de l'espérance, c'est-à-dire une interprétation de la raison, des raisons que nous avons d'espérer quelque chose de différent de ce que nous vivons aujourd'hui. Permettez-moi de rappeler ces trois moments : la vie quotidienne, la pratique, le point de départ historique ; la réflexion, ce point de rencontre entre le message chrétien et la façon de comprendre notre moment de l'histoire ; et la théologie comme herméneutique de l'espérance. Ces trois moments sont les trois parties de cette réflexion.

Le point de départ : la pratique

Commençons donc par ce point de départ historique qui nous renvoie à la réalité que vivent les personnes, les croyants et ceux qui ne le sont pas et avec lesquels nous partageons cette réalité. Partir de la vie, cela pose

une question : « comment parler de Dieu ? ». Quand je dis parler, je ne me réfère pas seulement à des paroles, je me réfère à des gestes et à des paroles. C'est un langage – pour le dire de façon meilleure – qui comprend non seulement le monde conceptuel, ni même les seuls termes que nous utilisons, mais qui comprend aussi ce monde qui est fait de gestes, d'attitudes, d'engagements, de solidarité ; tout cela ensemble constitue le langage. En Amérique latine comme aussi en d'autres parties du monde, cette question peut se formuler de cette manière : « comment dire au pauvre, à l'exclu, à l'insignifiant, au marginalisé, que Dieu l'aime ? » Le contenu fondamental du message chrétien est l'amour de Dieu, la question est extrêmement aiguë : comment dire à celui dont la vie quotidienne est en bonne partie la négation de l'amour, comment lui dire que Dieu l'aime ? C'est le point de départ de la réflexion théologique sur la foi que nous avons essayée de faire en Amérique latine. Et de plus, cela nous pose la question – qui est une conséquence de l'interrogation antérieure – : comment dire à ceux qui mangent tous les jours, à ceux qui ont un toit et du travail, à ceux qui ont les moyens de faire respecter leurs droits humains et les moyens de maintenir leurs privilèges, que le Dieu d'Abraham, de Moïse, de Jésus est un Dieu qui prend parti pour les derniers de l'histoire et que la vie menée par ces personnes n'est pas humaine tant que la majorité de l'humanité n'a – comme le dit un poète péruvien, César Vallejo – pour attester de sa vie que sa mort. Comment dire ces deux choses ? Bien plus : comment s'adresser à ces deux grands secteurs de l'humanité ? Aux pauvres dont la vie quotidienne est une négation de l'amour, dire que Dieu les aime, et à ceux qui ont d'autres conditions de vie, leur dire que cet amour de Dieu a une préférence, une priorité pour les derniers de l'histoire. Non seulement c'est difficile, mais c'est conflictuel de tenter de parler ainsi.

Dans les années 50-60, nous commençons à vivre, en Amérique latine, un phénomène historique qui continue, il est bon de nous en rappeler, non sans des hauts et des bas naturellement, c'est-à-dire non sans des avancées et des reculs ; nous commençons à vivre un phénomène historique que nous pouvons appeler une nouvelle présence des pauvres sur la scène de l'histoire, sur la scène sociale et politique, sur la scène de la pensée et de la réflexion. Les pauvres qui ont toujours été les absents de l'histoire – en réalité, absents de l'histoire écrite, l'historiographie, parce qu'ils étaient dans l'histoire –, ceux qui ne sont pas pris en compte, ces anonymes de l'histoire, ont commencé à manifester leur présence. C'est au cours de ces années que sont nées des expressions que nous utilisons aujourd'hui, comme par exemple l'expression sous-développement ou celle de Tiers-monde pour désigner ces peuples réunis en Indonésie au milieu des années 50, pour les distinguer de ceux qu'on appelle le Premier monde, le monde capitaliste.

À cette époque, en Afrique aussi, les nouvelles nations commencent à s'organiser et apparaissent sur la scène. En Amérique latine, les organisations populaires sont de plus en plus actives et se font remarquer. Il est fort probable que pour beaucoup de ceux qui sont ici, cela leur apparaisse comme un phénomène plus ou moins normal ; pour ceux qui ont accumulé deux ou trois jeunesses, comme c'est mon cas, je peux leur dire qu'il n'en était pas ainsi au cours de ma première jeunesse. Purement et simplement, bien qu'il y ait eu des organisations syndicales, aussi bien ouvrières que paysannes, que populaires, nous n'avions pas ce que nous commençons à avoir – non sans problèmes et non sans répressions – sur le continent. J'ai dit qu'il s'agissait d'un processus qui a commencé à cette époque, peut-être un petit peu plus tôt, et qui a continué, ce qui fait

que les thèmes autour de la pauvreté et de la marginalisation sont des thèmes aussi importants aujourd'hui.

Bien sûr, je sais que cela n'a pas suffi à changer la situation, mais de toute façon ces secteurs sociaux ont commencé à se faire entendre et aussi à faire sentir leur présence, et ceci me paraît quelque chose d'extrêmement important. Cela nous a fait voir que ce monde de la pauvreté, de l'exclusion et de la marginalisation, était beaucoup plus qu'un problème d'ordre économique et social, c'était une question humaine globale, avec ses différentes arêtes, avec ses différentes dimensions, et qui par conséquent représente un défi pour la conscience humaine et la conscience chrétienne. Quand je dis que c'est plus qu'un problème économique et social, je vous demande de prendre en compte le plus ; ou, autrement dit, c'est bien évidemment un fait d'ordre économique et social, culturel, etc., mais c'est beaucoup plus que cela.

La pauvreté ne se réduit pas à l'aspect économique, – capital à coup sûr –, extrêmement important. Et c'est pourquoi, au cours de la réflexion faite les années antérieures, nous avons commencé à parler du pauvre comme de quelqu'un de socialement insignifiant – entre guillemets, c'est clair – et une personne peut être insignifiante pour des raisons économiques, parce qu'elle n'a pas un centime en poche ; pour des raisons d'ordre culturel, racial et de genre. À ces niveaux, une personne peut être insignifiante, et c'est sûr, la chose est encore beaucoup plus profonde et grave si ces différentes dimensions sont cumulées. Pour dire ce qui a constitué le grand impact de cette nouvelle présence, la pauvreté signifie la mort, en dernière instance ; mort prématurée, mort injuste. La mort injuste et prématurée est ce qui caractérise fondamentalement la pauvreté et les aspects d'ordre social – je le répète – sont essentiels, mais aussi les aspects

culturels, le sexe des personnes, la question raciale – et il ne nous plaît pas à nous les Latino-Américains que nous parlions de racisme parce que nous considérons que nous n’avons pas de lois racistes. Et pourquoi avoir des lois racistes si nous avons des habitudes racistes ? Cela est suffisant.

Théologie et histoire

Ce qui a également changé la perspective à cette époque et qui continue de la changer aujourd’hui, c’est que la pauvreté n’est pas une fatalité, c’est une construction humaine ; ce n’est pas un destin, c’est une condition et les conditions peuvent changer ; ce n’est pas le fruit du hasard, c’est une injustice. La conscience du pauvre a donc réellement changé au cours de ces décennies. Les experts parlent de causes de la pauvreté, mais le peuple pauvre a chaque jour pris davantage conscience de cela. Il s’agit d’une condition créée grâce à des notions, des catégories culturelles, des structures d’ordre économique et social, et cela a commencé à faire changer la perception du pauvre. De même, ce que j’ai appelé l’irruption du pauvre, cette nouvelle présence a aussi entraîné quelque chose de très important, qui de toute manière est présent, c’est que la pauvreté concerne des personnes. Et ces pauvres sont appelés à être les maîtres de leur destin, les sujets de leur histoire, à prendre en main les rênes de leur destin. Il y a une phrase dont je sais que certains la disent avec beaucoup de bonne volonté, c’est être « la voix des sans-voix ». Bien, je ne me sens pas appelé à être la voix des sans-voix, ce qui m’importe est que les sans-voix prennent la parole. C’est quelque chose de très différent et cela vient précisément de cette nouvelle présence. Ce processus, dont je viens de rappeler les premiers pas, est toujours présent, nous n’avons pas fini de nous rendre compte que la pauvreté

est un défi à la conscience humaine et chrétienne. Nous sommes sur le terrain de l'inhumain et pour autant le premier droit humain, c'est le droit à la vie. C'est le droit fondamental. Nous devons réaliser que lorsque nous parlons de pauvreté, nous parlons également de ses causes et de construction humaine et pour autant de la possibilité de détruire ces causes.

L'attention au pauvre, la solidarité avec le pauvre ne peut pas se limiter seulement à l'aide aux personnes qui souffrent de la pauvreté. Honnêtement, je crois que cela continue d'être important, mais si cela n'est pas accompagné du refus de ce qui la provoque, ce n'est pas une solidarité authentique ; bien plus, je dirais que si nous nous limitons à l'aide immédiate aux pauvres – je pense au monde religieux, et pas seulement chrétien – nous aurons du travail, parce que les mécanismes qui la produisent ne seront pas affectés. Et là, je voudrais poser une autre question, inspirée d'un texte biblique : « Où dormiront les pauvres dans le monde que nous construisons de nos jours ? » Une question aussi simple que celle-ci ou qui pourrait être : « Que vont manger les pauvres dans le monde d'aujourd'hui ? ».

Au point où j'en suis, je voudrais aussi rappeler quelques faits : nous sommes dans un forum qui a comme l'une de ses perspectives centrales ce que nous appelons la mondialisation. La mondialisation – pour la situer comme point de réflexion – est une expression trompeuse. Elle donne l'impression que nous allons vers un monde unique alors qu'en réalité, nous réalisons de plus en plus qu'on va vers deux mondes. La brèche entre les personnes et les pays riches et entre les personnes et les pays pauvres s'agrandit. Cette brèche est énorme. Quelle mondialisation voulons-nous ? Mais pas seulement cela, je crois aussi que dans

ce monde globalisé dans lequel des courants comme le néolibéralisme économique a une présence aussi grande, il y a aussi, idéologiquement, un monde qui se traduit dans des expressions qui prétendent dire que l'étape que nous vivons est absolument nouvelle, rien de ce qui s'est fait antérieurement ne vaut la peine aujourd'hui. On dit que cette époque est post-moderne, post-capitaliste, post-industrielle, post-coloniale, post-socialiste ; et les gens sont ravis d'être «post» ces derniers temps. Tout serait nouveau, tellement nouveau qu'il faudrait effacer absolument ce qui s'est fait dans les temps antérieurs. Or nous savons fort bien que la meilleure manière de poser des limites à un peuple est d'effacer sa mémoire. C'est ce que fit un vice-roi très important du Pérou au XVI^e siècle : il a tenté d'effacer la mémoire des Incas pour pouvoir mieux dominer. C'est typique. Toujours, le dominateur a tenté d'effacer la mémoire. Mais, dans les dernières décennies, il y a eut un très grand effort de la part des pauvres d'Amérique latine, par des moyens très variés, pour revendiquer leur identité humaine. Pour le dire simplement, comme l'exprimait un manifeste de 1969 des Noirs des États-Unis : « nous existons », c'est-à-dire que nous sommes ici, nous sommes présents. Il ne s'agit pas de fermer les yeux face aux réalités nouvelles, mais il faut être en même temps très clair face au martèlement idéologique qui consiste à faire croire que les choses sont absolument nouvelles dans le monde contemporain.

La théologie est une herméneutique de l'espérance

Et ceci me conduit à la troisième partie. Je disais qu'une théologie doit être aussi une herméneutique de l'espérance et ceci me permet d'introduire une précision à quelque chose que j'ai affirmé il y a un instant. Je crois qu'il faut partir de la dure situation, de la souffrance et de cette

espèce d'insignifiance sociale qui constitue le noyau de la pauvreté ; mais pas seulement cela. Il faut partir aussi des espérances de ce secteur. Les souffrances ont très fortement marqué la théologie que nous avons faite en Amérique latine, mais il faut voir quelque chose de plus. Permettez-moi de me référer à une question bien personnelle : lorsque j'essayais de travailler ces thèmes de la théologie de la libération, j'écrivais quelque chose à ce sujet et il me parut indispensable de venir au Brésil. Je fus ici en mai 1969, c'est-à-dire peu de mois après l'Acte institutionnel numéro 5 du 13 décembre. Un temps terrible, comme beaucoup d'entre vous s'en souviennent. De nombreux amis brésiliens, des militants chrétiens, des membres de communautés de base me conseillèrent d'utiliser ma mémoire et non pas d'écrire les numéros de téléphone des personnes que je devais appeler. Je suis allé dans quatre villes : à Rio, São Paulo, Bello Horizonte et Recife. A Recife, j'étais avec Henrique Pereyra Neto, un des premiers prêtres assassinés en Amérique latine. Il a été assassiné une semaine après que j'ai quitté le Brésil. C'est pour cela que j'ai dédié le livre sur la théologie de la libération que je travaillais à l'époque, à cet ami, comme je le dédicaçai aussi à un écrivain péruvien indien, José María Arguedas et sincèrement, j'ai essayé de le faire symboliquement. Je voulais le dédicacer à un Noir comme Henrique et à un Indien comme Arguedas, ce qui était le dédicacer aux derniers de la société latino-américaine.

J'ai pu voir les souffrances, j'ai pu entendre les récits de ces moments qui se vivaient au Brésil. Mais je pus en même temps écouter aussi les espérances, parce que l'espérance est quelque chose qui apparaît parfois au milieu de la souffrance, et non seulement quand les choses vont bien. Je dirais que lorsque les choses vont très bien, les gens parlent moins d'espérance et quand je parle d'herméneutique de l'espérance, je voudrais

prendre en compte aussi bien les souffrances, les mauvais moments que l'espérance dont beaucoup de personnes font preuve. Je disais en commençant que parler de la théologie comme herméneutique de l'espérance signifiait rechercher les raisons d'espérer. Et naturellement, il y a une raison fondamentale pour un croyant, la confiance en Dieu. Mais il faut enrichir cela avec notre vie quotidienne et avec les processus historiques. Mettre cela en rapport, c'est aussi faire de la théologie. Mais nous sommes aussi aujourd'hui dans une situation extrêmement compliquée, où l'on trouve une critique très forte à l'égard de tout ce qui serait projets et utopies.

Un écrivain péruvien, José Carlos Mariategui, a écrit un article dans lequel il disait : « Beaucoup de personnes, et moi aussi, sommes fatigués de parler de conservateurs et de progressistes ; je propose donc de changer la nomenclature, le vocabulaire, et d'appeler progressistes des personnes qui ont de l'imagination, et conservateurs des gens sans imagination . » Et il ajoutait à la fin de son article : « Mais je suis sûr qu'on ne va pas accepter ma nouvelle nomenclature par manque d'imagination. » Et je pense qu'il en est bien ainsi dans la réalité. L'imagination est le monde ou l'espace mental où nous nous projetons. Et aujourd'hui, il existe quelque chose de très fort à cet égard : toute volonté de lutte pour la justice, tout désir de s'opposer à l'oppression et au mauvais traitement du pauvre, avec la complexité et la multidimensionnalité mentionnée il y a un instant, ont été vus comme quelque chose d'utopique au sens péjoratif du terme. Avec votre permission, je citerai un autre poète, cette fois un Espagnol, qui a dit quelque chose de très beau : « *A veces, los sueños se desensueñan y se hacen realidad.* »¹. Et je pense que c'est ce qui est en train de se passer aujourd'hui au Brésil. Ce sont des rêves qui cessent d'être rêves et qui deviennent des réalités. Mais les réalités supposent qu'il y ait construction,

1. Littéralement : « *Parfois les rêves se dérèvent pour devenir réalité* ».

qu'il y ait travail. Il y a peu, quelques minutes avant de commencer cette présentation, un vieil ami que je n'avais pas vu depuis des années m'a offert un livre sur le Chiapas, dont le titre est *Construire l'espérance*. C'est vrai : l'espérance, le projet, l'utopie, il faut les construire. Parce que l'avenir ne vient pas tout seul. Le futur est dans nos mains.

Je voudrais terminer en rappelant un texte de l'Évangile qui a toujours appelé mon attention : « Que ta lumière ne se change pas en ténèbres. » Mais il n'y a pas de façon dont la lumière se change en ténèbres. On peut l'éteindre, mais la lumière ne peut pas se transformer en obscurité. Mais, ultérieurement, voyant certains processus politiques et sociaux, j'ai trouvé un sens dont je ne sais pas s'il est le vrai, mais je veux le partager avec vous. La lumière de gens qui estiment voir clairement à un moment donné peut se convertir en obscurité pour une masse pauvre. Nous qui sommes ici, nous nous mouvons d'une manière ou d'une autre, partiellement au moins, dans le monde des idées, des concepts, dans le monde intellectuel et cela peut être obscurité pour beaucoup. Je pense qu'en Amérique latine nous avons eu et nous continuons d'avoir d'excellentes études sur la réalité, qui éclairent le continent. Mais sont-elles réellement lumière ou obscurité pour ceux qui subissent les situations que nous étudions ? Certainement, une étude est toujours de la lumière, mais derrière cette étude il y a des personnes concrètes qui souffrent de la faim, la marginalisation, la violence.

Ce sont des enfants, des femmes, des personnes marginalisées en raison de la couleur de leur peau, de leur race, de leur culture, etc. Il me paraît donc fort important d'essayer d'éviter une chose de ce genre. Finalement, j'aimerais ajouter une petite anecdote. On m'a posé quelquefois cette question : « Si vous deviez écrire à nouveau la théologie de

la libération, écririez-vous ce livre tel que vous l'avez fait il y a plusieurs années ? » Bien, je répondais : « Non », « Ah ! Donc, vous vous rétractez. » « Eh bien non, pas davantage. » Comme cette réponse ne me satisfaisait pas, je répondais ainsi à la même question en d'autres occasions : « Oui », « Ah, entêté, vous n'avez rien appris. » Ce n'était pas non plus une bonne réponse. Jusqu'à ce qu'un jour je trouve la façon de répondre. Je dis à un journaliste : « Voyons, mon ami, vous êtes marié ? ». Surprise de sa part puisqu'il ne voyait pas la relation entre son mariage et la théologie de la libération, et il me dit : « Oui » « Depuis combien de temps êtes-vous marié ? » Disons qu'il m'a répondu depuis 15 ou 20 ans. « Vous aimez votre épouse ? » Le gars qui commençait à se sentir gêné me répondit : « Oui, bien sûr. » Je lui demandais alors : « Seriez-vous capable d'écrire une lettre d'amour à votre épouse dans les mêmes termes qu'il y a 20 ans ? » « Non », « Eh bien, moi non plus ».

Pour moi, faire de la théologie, c'est écrire une lettre d'amour au Dieu auquel je crois et au peuple auquel j'appartiens, et c'est pour cela que je me permets de dire que les choses que j'ai essayé de rappeler restent vivantes et présentes parmi nous, avec, il est vrai, des changements considérables. Il me semble qu'aujourd'hui nous rencontrons quelque scepticisme chez certaines personnes qui disent : « Tu sais, moi j'en suis revenu de ces illusions. » Ce qui m'impressionne le plus, ce sont ceux qui font le voyage retour sans jamais avoir fait l'aller. Ceux-là me surprennent vraiment.

Bien, il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre présence et à vous remercier surtout de votre amitié. ■



Jean-Marie PELT

La raison du plus faible

Fayard, 2009, 250 pages



Spontanément, deux personnes aux profils très différents ont recensé le livre de Jean-Marie PELT, Christelle Seguenot, quarantenaire, et Jean Landry, quarante ans de plus ! Il nous paraît intéressant de montrer la complémentarité de ces deux regards, sachant que Jean nous livre ici l'analyse qu'il a faite à l'intention des retraités de la fédération du Livre CGT.

**Présenté par
Christelle SEGUENOT**

Jean-Marie Pelt, professeur émérite de biologie végétale et de pharmacologie à l'université de Metz, nous offre un livre simple et étonnant sur le thème de la faiblesse et de la force.

Comme le stipule l'auteur dans l'avant-propos, « ce livre

achève une trilogie ouverte par *La Loi de la jungle* (paru en 2003) et continuée par *La Solidarité* (2004). » Dans ces deux ouvrages, il s'est attaché à démontrer que la société et la nature possèdent en elle-même une autre loi que celle du plus fort : les hommes en société ont appris à maîtriser leur agressivité et la nature sait être solidaire.



Dans celui-ci, il reprend le thème de la faiblesse pour affirmer que la fameuse « loi du plus fort » est une « abstraction de l'esprit humain » aussi bien dans la nature que dans la société. Il répète à qui veut bien le lire que « les plus forts ne sont pas ceux qu'on pense ». Partant de multiples exemples puisés dans sa connaissance précise du monde animal et végétal, il pose les jalons d'une réflexion à ce sujet, réflexion qui nous renvoie forcément à notre mode d'être en société. Tout au long des 250 pages, revient la question lancinante : où est le plus fort ? Et, par voie de conséquence, où est le plus faible ? Ce livre est un vrai régal, grâce au dynamisme de vie qui en émane.

Sa première partie, la plus longue, fourmille d'histoires qui sont de véritables contes. Des amibes aux baleines, en passant par les fleurs, les herbes et les oiseaux,

Jean-Marie Pelt parle, entre autres, de symbiose, d'échanges de gènes dans le monde microscopique des bactéries, de « services mutuels » rendus entre les arbres et les champignons, mais aussi de l'union possible des souris contre le chat : autant de paraboles qui nous font sourire et nous questionnent à la fois.

Sa deuxième partie, beaucoup plus courte, est cependant plus grave.

À partir de tous ces exemples, il ose un parallèle avec notre nature humaine, ce qui nous amène à réfléchir sur les lois qui régissent nos sociétés. Ainsi, dans le creuset de certaines civilisations ou régimes politiques, l'humanité a pu passer de la loi de la vengeance à celle du talion, puis, progressivement, elle acquiert les facultés d'aller encore plus loin, dans la solidarité et le pardon. L'homme est capable de se décentrer de lui-

même et, de sa force, protéger le faible. C'est bien là que se situe la véritable force ! Dans l'apparente faiblesse qu'il y a à se pencher sur les faibles et perdre son temps pour eux. Dans ce mécanisme, on discerne sans peine le réel enjeu de nos modèles de vie en société. Quelle voie allons-nous choisir ? Allons-nous construire l'Europe comme Napoléon, en conquérant, ou au contraire comme Robert Schuman, à force de dialogue et de patience, en sachant associer d'autres à ce projet ambitieux et nécessaire pour la paix ? Le questionnement est le même face au capitalisme : ce modèle est-il viable à long terme ?

Alors que cette année, consacrée à Darwin, on fête le cent cinquantième anniversaire de la théorie de l'évolution, Jean-Marie Pelt se plaît à introduire dans celui-ci un autre mécanisme qui récuse la fameuse loi de la jungle. Il



veut démontrer que sans les plus faibles il n'y aurait pas d'évolution possible car de nombreuses espèces animales et végétales dépendent d'autres espèces, invisibles ou inconnues, sans lesquelles elles ne pourraient pas proliférer. Pour notre société, les questions soulevées sont encore plus vastes. Ce livre est une invitation à changer de regard et à construire notre société sur de nouvelles bases. ■

Présenté par Jean LANDRY

Voilà un petit livre riche de contenu : dans un style fort agréable et avec cet art de dire simplement des choses subtiles, Jean-Marie PELT nous livre un des secrets de la nature : si les différences sont inscrites dans l'ordre des choses,

la sagesse fait en sorte de rétablir les inégalités, et en dépit des apparences, le faible est souvent plus fort que le fort.

Pour illustrer ces propos, l'auteur cite de multiples exemples pris dans le monde végétal et animal : le palmier, le bambou, le papillon, les mouches ou les rats..., et il y en a d'autres.

Quelques titres de chapitre nous mettent en appétit : « Où est le sexe fort ? », « Le triomphe des petits », « Quand les proies mangent leurs prédateurs », « De la compétition à la solidarité », etc.

En quoi ce livre peut-il nous intéresser et pourquoi le citer ici ? Parce que, à l'école de la nature, se dégage une philosophie de la vie, et plus précisément de la vie syndicale. Citons au hasard quelques phrases : On a mis six rats

ensemble dans une nasse ; leur nourriture étant de l'autre côté d'une flaque d'eau, il leur faut nager pour aller chercher leur pitance. Que se passe-t-il ? Deux rats vont nager, mais revenant au nid, ils sont dépossédés par deux autres qui n'ont pas bougé et qui les dominent : voilà créé le couple dominant-dominé. Des deux rats restants, l'un se débrouille tout seul et comme il est fort, les dominants ne l'attaquent pas, et lui ne partage pas. Quant au dernier, il devient vite le souffre-douleur des autres, le « crève la faim ». Cette expérience refaite cent fois a toujours eu la même conclusion. Le chercheur en conclut : « Nous avons réussi à mettre au jour le système hiérarchique..., les exploiters entretenant des lieutenants à leurs ordres pour faire respecter leur autorité sans qu'ils eussent le moindre mal à se donner pour terroriser les exploi-



tés. » « Ces expériences mettent en lumière les effets ravageurs de la compétition... Le libéralisme naissant au XVIII^e siècle a valorisé l'esprit de compétition, indissociable de la mise en œuvre et de l'essor du capitalisme. » « Les exigences de solidarité sont de moins en moins évoquées : le

souci d'équité et de justice sociale ne figure plus dans les discours et les objectifs des responsables politiques ; c'est toujours le devoir de compétitivité qui est le plus mis en valeur. »

Il faudrait citer des chapitres entiers : cela ne nous apprend

peut-être rien, mais nous conforte dans le combat pour la justice sociale et la solidarité : on n'a pas trop souvent l'occasion de trouver pareilles preuves « à l'état de nature », susceptibles d'aiguiser notre regard et de regonfler notre moral pour ne pas se le dire et le partager. ■